

Les Hautes Montagnes

Zacharías Papantoníou

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

1

Le jour s'en va. Une flamme vient d'apparaître sur la montagne, et comme elle brille !

Phanis l'a vue le premier. Lui le premier, il a vu la beauté de la terre et du ciel, il la montre aux autres : le soleil se couche, les nuages courent sur le ciel, la lune se reflète dans le petit ruisseau.

— Regardez, dit-il, il y a une flamme là-haut ! la montrant aux deux enfants qui l'accompagnent, Mathieu et Costakis.

Ils étaient alors assis tous les trois sur le seuil de l'église, fatigués d'avoir beaucoup joué. C'est les vacances.

— Ça alors, un feu ! disent les deux autres.

— Vous avez vu comme il brille, comme de l'or ! dit Phanis.

Les enfants le regardaient en se demandant l'un l'autre : qui donc l'a allumé ? Peut-être les bergers qui gardent leurs troupeaux ? Peut-être les bûcherons, qui coupent les arbres à la hache ? Ou peut-être quelqu'un qui est allé prier à Saint-Élie ? C'est par là que se trouve le monastère.

Il n'a peut-être pas été allumé par un homme, dit Costakis.

— Alors qui ?

— Peut-être que le Maure l'a allumé.

— Et c'est quoi ce Maure ? demandèrent les deux autres.

— C'est un grand Maure, il a sa grotte là-haut dans un rocher. Les montagnards disent que c'est ce rocher là.

— Tais-toi, mon pauvre Costakis, dit Mathieu. Tu y crois, toi ? Moi je n'y crois pas. Qui l'a vu ?

— Ma mamie le dit.

— Et comment elle sait ça ?

— Elle est très vieille, ma mamie.

Plus la nuit tombait, plus la flamme était brillante ; Et plus elle brillait, plus Costakis croyait sa mamie.

Mathieu ne croyait rien. Pour lui le feu avait été allumé par un berger.

Phanis ne parlait pas.

C'est alors qu'on entendit crier deux enfants qui accouraient vers Phanis.

— Phanis ! Phanis ! Trois feux, trois feux !

Au même instant Phanis les avait découverts. Près de cette flamme, deux autres s'étaient allumées. Trois feux dorés alignés brillaient sur la montagne, qui n'était plus qu'une ombre immense et bleue sur le ciel.

La nature sensible de Phanis le laissait en extase devant ce spectacle.

— Qui les a allumés ? demande à nouveau Mathieu. Phanis, qu'est-ce que tu en dis, toi ?

Il répondit :

— Si seulement on y était, là-haut !

2

Et pourquoi ne pourraient-ils pas être là-haut eux aussi ?

Souvent l'instituteur leur avait dit en classe que les enfants en dernière année du collège peuvent aller seuls en montagne. À condition d'avoir du courage et de la discipline, ils peuvent habiter là-haut, seuls, un mois ou deux. Il suffit qu'ils aient l'autorisation de leurs parents, un toit et de quoi manger.

« Vous apprendrez tant de choses quand vous serez là-haut ! leur disait-il. Tout ça ne se trouve pas dans les livres, et je ne peux pas l'expliquer moi-même. » C'était clair qu'ils pouvaient, à condition de le vouloir.

Les enfants demandèrent à leurs parents de les laisser partir. Ceux-ci s'y opposèrent dans un premier temps.

« Qui sait ce que vous allez faire si loin ? disaient-ils. Trouverez-vous au moins ce dont vous avez besoin ? Veillerez-vous les uns sur les autres ? Serez-vous inséparables ? »

Ils promirent que les vingt-cinq enfants seraient comme un seul. Mais ensuite leurs parents ont demandé : « Où trouverez-vous les cabanes pour vous installer ? »

C'était la première difficulté. Ensuite ils leur ont demandé : « Comment trouverez-vous à manger pour survivre si loin ? »

Devant ces deux difficultés, les enfants ont flanché ; ils ont laissé le voyage pour une autre fois.

Et ce qu'on laisse pour une autre fois, on le réalise rarement.

Cependant un élève, Andréas, essaya de faire tout seul ce dont les autres n'étaient pas capables.

C'était l'enfant qui osait. Andréas était plus attiré par la difficulté que par la facilité. On n'avait pas souvenir de l'avoir vu hésiter un jour. Et il était plus brave encore si ça profitait aux autres.

Son père, M. Stéphane, était exploitant forestier au Verdoyant, la forêt où l'instituteur leur disait d'aller. Il employait là beaucoup de bûcherons.

Donc Andréas le pria de donner gratis le bois pour les cabanes dont avaient besoin les enfants. Et pour que ça aboutisse, un jour il a suivi son père dans la forêt alors qu'il était allé surveiller le travail.

En deux jours, les bûcherons ont construit huit cabanes : huit cabanes robustes et charmantes ; un petit village. Le gîte était prêt.

Les bûcherons ont également informé Andréas que les Valaques allaient s'installer aux Trois-Pics — comme on appelle cette montagne là — pour faire paître leurs troupeaux ; parce que cette année l'herbe a bien poussé dans ce coin.

Le plus important était donc trouvé : la nourriture. Le troupeau fournirait la viande et les laitages.

Andréas resta dans la forêt et patienta jusqu'à l'arrivée des Valaques. C'est alors qu'il envoya aux deux enfants en ville ce message :

Les amis,

Le 29 vers le soir, de l'église des Saints-Apôtres, tous les deux, regardez vers la montagne, dans notre direction, du côté du Verdoyant. Si vous voyez trois feux alignés, sachez que c'est un message pour vous de ma part ; Ça voudra dire que tout est prêt, la nourriture et les cabanes et tout ce qu'il faut. Vous préviendrez Phanis et les autres enfants.

Faites tout votre possible pour venir. Ne perdez pas de temps. C'est tellement beau là-haut !

Le 29… des Saints-Apôtres… ce soir… Voilà, les feux !

Les deux enfants venaient apporter le message à Phanis, à Mathieu et à Costakis.

Joie inespérée ! Jamais ils ne s'étaient mis d'accord de si loin. Est-ce qu'ils vont y aller ? Et quand ? Comment ?

Ils courent à la maison en gardant un œil sur les trois feux.

« Ils nous font signe ! » s'écrie Costakis.

Effectivement c'était comme si les trois feux les invitaient.

3

Ils doivent leur départ à M. Stéphane. De retour de la forêt, ce brave homme donna sa parole à leurs parents qu'il les accompagnerait. Il dit qu'il ferait attention à eux où qu'ils soient, qu'il leur faciliterait les choses autant que possible, et qu'il leur rapporterait des nouvelles souvent, quand il redescendrait à la ville.

C'est uniquement comme ça qu'ils réussirent à avoir l'autorisation. Il leur fallut deux ou trois jours pour se préparer et à la fin, un matin, la grande et vive caravane s'est mise en route.

Ils partent en haute montagne. Ils sont vingt-cinq enfants. Quinze vont à pied, les dix autres chevauchent les mules chargées que conduisent trois muletiers. M. Stéphane les suit sur sa jument rousse.

Et les vingt-cinq enfants sont devenus méconnaissables. Ils tiennent chacun un bâton. Sacs et gourdes leurs pendent dans le dos. Ils portent des chapeaux de paille et de grosses chaussures.

Ils sont vêtus pour vivre en montagne. Les mêmes habits, qu'ils porteront du matin au soir, devront résister aux épines et aux pierres, ils se déchireront et ils seront raccommodés. Ils n'ont pas pris d'habits neufs.

Quels modestes enfants ils sont devenus !

Avec leurs gros sacs ils ont l'air des maçons et des camelots qui descendent en ville.

Tous se les rappellent à cet instant, et les imitent l'un après l'autre, tels qu'ils sont, avec leur allure, avec leurs cris.

Dimitrakis fait le rétameur et hurle « cuivres à rétaaamer… »

Costakis le savetier : « chaussures à répaaaarer… »

Georges à son tour fait le rémouleur : « couteaux, cisailles, canifs à aiguiiii…'ser ».

Phanis se souvient d'un marchand qu'ils ont oublié. Il vend les herbes aromatiques, l'origan et les simples ; on l'appelle le cueilleur des montagnes : « Câpres, belles câp… ! »

Dans ces éclats de rires, Kaloyannis se rappelle de la chanson « Tsiritro » et commence à chanter. Toute la compagnie entonne le drôle de refrain et ils chantent en frappant le sol de leurs bâtons :

Seul Foudoulis ne chante pas ; il est le dernier. Le pauvre, le gros, le rond, le petit Foudoulis ! Sa mule est très paresseuse, elle n'obéit ni aux ordres ni aux coups de cravache. Pourquoi l'ont-ils mis sur cet animal ? Pour qu'il soit à la traîne ?

Foudoulis bataille pour l'amener devant, mais celui-ci reste derrière. Finalement Foudoulis commence à craindre que son animal ne soit pas une mule. Il lui examine attentivement les oreilles. « Peut-être qu'ils m'ont donné un âne par erreur… »

Mais les autres ne le laissent pas non plus tranquille, et à la fin ils finiront par lui faire croire :

« Foudoulis, ton pur-sang a les oreilles trop grandes ! »

« Attends, Foudoulis, il va bien finir par brailler ! »

Mais Foudoulis, qui ne se fâche jamais, se prend à rire avec les autres.

La caravane monte aux Trois-Pics en réveillant les vallées avec ses rires, ses éclats de voix, ses foulées sur les chemins pierreux.

4

Lorsqu'ils sont arrivés sur une crête, le vent froid les a accueillis. Ce vent était passé par chaque cime et chaque vallon. Ils en ont pris une bonne bouffée.

Des petits oiseaux à gorge blanche remuaient la queue dans les buissons puis s'enfuyaient en gazouillant.

Une chèvre toute noire était perchée sur la pointe du rocher.

Les rochers ressemblaient à d'énormes maisons dont on ne sait pas qui les habite. Sur les falaises poussaient des chênes verts et des arbousiers. Ailleurs elles étaient nues et abruptes comme si on les avait tranchées d'un coup d'épée.

Le rocher par-dessus le rocher, la colline par-dessus la colline, c'est ça la montagne.

Tout était immense.

Et le chemin montait tout en zigzags vers ces hauteurs.

Ravis de ce spectacle les jeunes voyageurs regardaient vers les sommets. L'un d'eux leur cria : « Salut, les hautes montagnes ! »

5

« Et bien, tonton Fotis ! fit M. Stéphane, tu ne nous chanterais pas une chanson ? »

Le vieux Fotis eut un sourire.

« Une qui parlerait de hautes montagnes » ajouta M. Stéphane.

« C'est à dire… par exemple ? » demanda le muletier.

Le temps passait et la chanson se faisait attendre. Il réfléchissait : « Est-ce que je choisis La Biche ? Ou bien le Robin des bois ? La Petite Valaque ? Ou bien… »

Finalement il décida : « Moi je suis vieux maintenant, mais pour M. Stéphane je vais chanter. »

Et après avoir levé sa gourde et bu deux gorgées, il commença :

La chanson n'a pas vieilli ! Le vieux Fotis a pris de l'âge, mais sa voix est restée légère comme dans sa jeunesse. S'il ne lui manquait cette dent devant…

6

Quand ils arrivèrent plus haut, ils s'étonnèrent en voyant une couleur étrange tout au fond de la vallée.

« Qu'est-ce que c'est là-bas ? s'écrièrent les enfants. C'est de l'eau ? »

— De l'eau, répondit le muletier.

— Mais elle est immobile, dit Costakis.

— De l'eau, en pente, et immobile, comment est-ce possible ?

— Elle a l'air immobile, ajouta l'enfant.

— Bien sûr, parce que nous la voyons d'en haut. Plus tard quand nous descendrons, vous verrez comme elle coule.

— Comment s'appelle ce fleuve ?

— Roumèle. Mais ici c'est un cours d'eau, ce n'est pas encore un fleuve. Elle doit encore faire un grand voyage avant de devenir le fleuve Roumèle. Elle doit collecter beaucoup d'eau, arrondir beaucoup de cailloux et faire tourner bien des moulins encore.

— Elle est turquoise, dit Phanis, quelle belle couleur !

— Cette couleur est due à la fougue de ses eaux, dit M. Stéphane. Ici en haut la Roumèle n'est pas tranquille. Ses eaux jaillissent comme des enfants enragés ; ce n'est qu'en plaine qu'elle s'assagit. Et en progressant vers la mer, elle devient calme et réfléchie.

Quand ils arrivèrent plus haut, ils ne virent plus la Roumèle. Elle leur fut cachée au détour d'un coude.

Costakis en était chagriné, comme si un compagnon les avait quittés.

— Ne t'inquiète pas Costakis, dit le muletier, elle surgira encore bien des fois devant nous. La Roumèle s'éloigne ici ? Elle doit arroser tant de platanes, traverser tant de vallées !

Plus loin comme ils descendaient, ils entendirent le bruit de l'eau et ils ont ressenti la présence de la Roumèle toujours proche.

7

Sur sa mule, Foudoulis avance comme un fardeau, pas comme un cavalier. De plus il est très songeur. Personne ne parle de manger, alors qu'à plusieurs reprises, l'appétit de Foudoulis a sonné midi.

Il a enfoncé la main dans sa sacoche et y a trouvé quelque chose. Il n'a ressenti une sensation si agréable qu'une seule fois où il avait trouvé des œufs dans un nid.

C'étaient les biscuits que lui avait préparés sa mère, avec la recommandation d'être raisonnable, c'est-à-dire de n'en manger que deux chaque matin.

Dès qu'il a mis la main dessus, Foudoulis a compris que leur existance serait brève.

Deux, il en a mangés. « Autant en manger deux autres ! se dit-il. Le vent est rudement frais ! » Et de quatre. Peu après, six. Maintenant, il enfoui la main dans la sacoche et caresse ceux qui restent.

« C'est quand qu'on mange ? » demanda-t-il au muletier.

M. Stéphane l'entendit, et se tournant demanda aux enfants :

« Qui est donc celui qui a faim plus que les autres et ne peut point attendre ? »

Toute la compagnie se tourna pour regarder Foudoulis ; Lui fit mine de regarder en bas en s'émerveillant de toute cette eau. Et dans un mouvement de honte, il retira sa main des biscuits. Toutefois ses pensées sont restées dans la sacoche.

8

Quand peu après est apparue une source avec des platanes et des peupliers, les mules se sont arrêtées d'elles-mêmes. Les enfants ont compris que si l'animal s'arrête de lui-même ici, les voyageurs doivent avoir pour vieille habitude d'y mettre pied à terre pour manger. Ils ont tous eu la même pensée, et on dit que le glouton c'est Foudoulis…

Et quelle faim ils avaient ! En regardant çà et là, ils ne l'avaient pas sentie venir. Ils avaient un tel appétit qu'ils n'ont pas bien saisi à quel moment le pique-nique a été installé sur les feuilles vertes, quand est-ce qu'ils se sont assis, s'ils se sont assis jambes croisées ou agenouillés. Ils ont mangé de bon cœur, et au dessus de leurs têtes le platane ondulait ses branches.

9

Après avoir bu à la fontaine en joignant ses mains en cuvette, un muletier murmura :

« Que ton âme se rafraîchisse ! »

Les enfants le regardèrent, voulant savoir de qui il parlait.

Et celui-ci qui comprenait leur étonnement ajouta :

« Je ne sais pas qui c'est, mais que celui qui a construit cette fontaine se rafraîchisse comme nous. »

« Moi je m'en souviens, dit M. Stéphane. J'étais enfant. En ce temps-là il coulait un peu d'eau ici, mais beaucoup moins, un filet. Les voyageurs se mettaient à plat-ventre pour boire, en essayant de faire une pipette avec une feuille verte. Souvent l'eau disparaissait complètement, parce qu'elle était enfouie par la pluie et la terre qui coulait. Tout le monde dans les villages environnants avait besoin d'une fontaine ici. Mais chacun disait : qu'un autre s'en occupe.

« Une fois un couturier passa par ici, en allant à la fête de Saint-Élie. Il venait de loin et avait un petit magasin en bas au pays. Assis en tailleur sur un meuble — comme ça, je le vois encore aujourd'hui — il cousait d'un point lent des vestes en laine et des gilets. Il avait une longue barbe blanche qui lui descendait sur le torse et portait ses longues fustanelles très propres, en semaine comme le dimanche.

« Quand il rentra de Saint-Élie, il dit à sa vieille femme :

— Ma chère, là-haut où je suis passé j'ai vu qu'il y a besoin d'une fontaine. Nous n'avons pas d'enfants, il ne nous reste plus beaucoup d'années à vivre. Je vais donc donner nos économies pour cette petite fontaine afin que les gens se rafraîchissent.

— C'est toi le patron, ce que tu décides est bien décidé, lui répondit sa femme.

« Avec sa contribution les ouvriers creusèrent sur cent mètres pour collecter l'eau, placèrent une canalisation et édifièrent la fontaine. Et lui, après avoir constaté le bien qu'il avait fait aux hommes, il ne leur a rien demandé. Peu de temps après, il s'est endormi heureux entre les mains de Dieu et fut oublié.

« Ensuite le platane que vous voyez ici a poussé. La fontaine coule depuis trente ans, et elle coulera encore longtemps, tant qu'il y aura des voyageurs fatigués… »

Quand M. Stéphane eut terminé, personne ne dit mot. Seule la fontaine parlait dans ce silence. Ils buvaient, et écoutaient courir son eau fraîche.

« Que ton âme se rafraîchisse ! »

10

Ils arrivèrent au Verdoyant tard le soir.

Huit cabanes les attendaient au milieu des pins. Voilà leur petit village !

Combien elles leurs semblèrent petites, misérables ! Pour passer sous la porte il fallait baisser la tête.

— Mais quoi ? On va s'installer ici ? demandaient-ils.

— Qu'est-ce que c'est que ces portes ? dit l'un.

— On n'aura donc qu'une seule pièce ? demandaient d'autres.

— Où est le lit ?

— Il n'y a même pas une chaise !

C'est vrai que les cabanes n'avaient rien de tout cela. Chaque cabane était une pièce faite de branches, juste de quoi protéger son homme du vent et de la pluie.

— Andréas, dit Costakis, comment s'installer là-dedans ?

Andréas se mit à rire et lui dit : « Tu vas voir comme tu vas t'y plaire toi aussi ! Moi, je me suis habitué à ma cabane, et même que je ne l'échangerai pas contre une maison ».

Costakis observait une cabane puis une autre, il entrait dans toutes et tournait en rond pour trouver la meilleure, mais aucune ne lui semblait assez bien. Kaloyannis et Mathieu entrèrent dans la plus grande cabane et annoncèrent : « voilà, ça c'est la nôtre ! »

— Eh, levez-vous de là, fit Costakis, vous avez pris ma maison.

— Quoi ? C'est ta cabane ?

— C'est bien celle-là que j'avais l'intention de prendre.

— Tu avais l'intention, mais nous, nous sommes entrés dedans, dit Kaloyannis.

— Tu vois Costakis, dit M. Stéphane, à trop hésiter tu vas finir par rester sans maison.

Andréas le fit s'installer avec deux autres dans la même cabane, et ensuite il décida pour tout le monde où chacun allait s'installer.

Ils détachèrent alors les cargaisons et commencèrent à récupérer chacun ses affaires : des couvertures, des vêtements, des paquets de vivres, des petits sacs, des bidons, qu'ils emportaient et mettaient au fur et à mesure à l'intérieur.

« Si au moins on avait une armoire..., disaient-ils. Une étagère, un bahut... »

Comme le temps passait, ils comprenaient pourtant qu'ils pourraient s'en passer.

Après avoir préparé leur maisonnée ils sortirent voir la forêt. À cette heure le soleil se couchait et les troncs d'arbres luisaient d'une lumière rouge.

Des arbres grands et vieux les entouraient, et aussi d'autres jeunes et tout verts. Beaucoup de broussaille recouvrait le sol.

En peu de temps toute cette forêt s'est remplie d'obscurité.

Alors, seuls dans la nuit, les jeunes voyageurs ont senti comme ils avaient besoin les uns des autres.

Fatigués comme ils étaient, ils sont tombés de sommeil sur les branches sèches qui leur servaient de matelas.

Mais tandis que leurs yeux se fermaient lentement, on entendit le cri d'un coq. Comme ils l'avaient libéré et qu'il s'était dé-

gourdi, le petit coq qu'ils avaient apporté de la ville se mettait à chanter « cocorico ! » comme si c'était le matin. Ce chant était si inattendu que les enfants ont éclaté de rire.

« Non, c'est déjà l'heure de se lever ? » s'exclamaient-ils.

« Cocorico ! » chanta encore le coq, mais cette fois d'une voix enrouée.

Mais autant celui-ci voulait faire venir le matin, les enfants avaient bien sommeil et se sont endormis tout doucement.

11

Nos amis dorment profondément dans leurs cabanes. De temps en temps l'un d'eux parle en dormant.

Quelques-uns hurlent : « demain on part en montagne ! » et se rendorment.

L'un dit : « C'est pas le moment d'aller à l'école, je te dis. La cloche n'a pas sonné ! »

Un autre : « Maman, je veux pas une tartine si petite ! »

Un troisième : « Gare à ma mère ! j'ai pris tous les bonbons dans l'armoire. »

C'était Foudoulis. Quand il s'est réveillé et a vu qu'il n'avait rien, il en fut vexé. Il ne voulait pas se rendormir de peur que ça le reprenne. Mais la fatigue l'assomma.

Phanis a ouvert les yeux. Par quelques trous dans la cabane il voit le ciel, et que c'est encore la nuit.

Mais il n'arrive pas à se rendormir. Il s'habille et se glisse hors de la cabane ; il veut voir la nuit dans la forêt. Il s'assit là dehors, à même le sol.

C'est la première fois qu'il voit un ciel si profond. Toutes ces étoiles ! C'est comme un immense essaim doré qui se disperse dans le ciel pour butiner.

Beaucoup d'étoiles ici, moins d'étoiles plus bas. Par là deux étoiles ensemble. Par là une seule, comme oubliée. Cinq-six étoiles ensemble qui font une petite branche. C'est peut-être les Pléiades ?

Au-dessus de Phanis, au milieu du ciel, une petite rivière blanche coule tranquillement du nord au sud ; elle déverse des myriades de petites étoiles blanches comme des fleurs.

Dans la forêt, des grillons innombrables chantaient tous le même refrain.

Sur leurs pierres ou de leurs trous dans le sol, ces petits chanteurs voyaient la lueur des étoiles et ils stridulaient.

Ensuite les cloches des troupeaux se sont fait entendre au loin. Ce sont les Valaques. Le grand troupeau qui pâture doit être le leur.

Écoute toutes ces cloches !... Petites, grandes, hautes, profondes, douces, rocailleuses. D'innombrables tintements, comme les étoiles, comme les grillons.

Et soudain une étoile verte s'est allumée. Comme si elle était très joyeuse, elle a filé entre les autres et a disparu…

Quelle belle nuit !

Phanis a commencé à avoir froid, il est entré à l'intérieur pour s'allonger. Mais même de l'intérieur il voyait briller les étoiles.

Toutes ces étoiles lui semblaient être les siennes. Aucun autre ne les avait vues.

Il s'est endormi en écoutant les cloches.

12

Le soleil est très haut. Les cigales chantent à fond. Mais personne n'a envie de quitter son lit, on se tourne et se retourne sur le côté.

— Allez debout, dit Andréas tournant autour des cabanes ; On a du boulot.

— Quel boulot ? gémit Dimitrakis, en se frottant un œil.

— Il faut qu'on mange maintenant qu'on est installés.

— Ah bon, c'est du boulot, ça ?

— On va bien voir, une fois que tu seras levé.

Dimitrakis réclamait la bassine pour se débarbouiller. Il n'avait pas encore compris où ça se passait. Il suivit les autres qui se moquaient de lui et, en quelques pas, ils sont arrivés à la fontaine. L'eau leur piqua aux oreilles.

Un enfant, Panos, fit à Dimitrakis qui se débarbouillait « Ouh-là, c'est froid ! » tout en le maintenant la tête sous la fontaine. Dimitrakis criait comme un biquet. Panos le lâcha et se mit alors la tête sous la fontaine. Il laissait l'eau froide lui couler sur la nuque, sur la poitrine.

Quand ils furent lavés, M. Stéphane est venu les voir. Le brave homme qui les avait amenés ici devait partir au village pour ses affaires. En partant il leur a dit ceci :

« Pour que vingt-six personnes vivent en montagne, il faut qu'ils se débrouillent de leurs propres mains. Qu'ils cuisent le pain, qu'ils amènent l'eau, qu'ils fassent le repas.

« Vous êtes vingt-six camarades et vous allez devoir vivre ensemble ; vous avez les mêmes difficultés et les mêmes atouts. Vous faites donc une communauté. Comment celle-ci peut-elle vivre sans magasin, sans moulin, sans rien ?

« L'un de vous doit devenir boulanger, un autre épicier, un autre meunier. Tout ce dont vous avez besoin pour survivre il faut que vous le trouviez vous-même, comme le font les bergers, les Valaques et les bûcherons. Allez-vous manger ou pas aujourd'hui ?

— On va manger ! répondit Foudoulis.

— On va bien voir si vous allez manger. Pour aujourd'hui vous avez un cuistot : Andréas. Il a appris chez les bûcherons à préparer la ratatouille. Aujourd'hui c'est lui votre cuisinier. Maintenant vous allez tous aider pour préparer le repas. »

Georgeakis, Alekos et Dimitrakis ont pris la corvée de patates, Dimos et Kaloyannis la préparation des haricots et des tomates.

D'autres se sont occupés des oignons et d'autres ont allumé le feu.

« Et ceux qui sont en trop que vont-ils apporter à la communauté ? » demanda Costakis.

— Notre appétit, répondirent-ils en riant.

— Ça va, on en a déjà nous aussi, dit Andréas. Mais en fait il y a du travail pour vous.

Il y avait effectivement pas mal de travail pour eux. Il fallait qu'ils tournent entre les cabanes, dans la communauté, pour repérer les lieux, les arbres, et décider où installer le coin cuisine, le magasin, les étagères.

D'autres devaient vérifier s'il y avait tout ce qu'il faut pour faire à manger. Peut-être qu'il manque des cuillères ou des casseroles, vu qu'il manque justement la poêle et qu'il faut aller la demander aux bûcherons.

D'autres encore devaient aller voir les Valaques pour savoir quels vivres ils pourraient prendre chez eux en cas de besoin. Et enfin il fallait savoir s'il y a un village dans les parages, et à quelle distance.

13

Dimos et Phanis sont partis voir les Valaques. C'est à droite, leur a-t-on dit. Ils ont avancé dans les arbres en se laissant mener par le sentier. Mais au bout de cinq minutes il a disparu, ce qui arrive souvent en forêt. On ne distinguait plus rien.

Ils ont tourné par ici, par là, et ne l'ont pas retrouvé. Alors ils ont continué hors sentier, vers une sorte de clairière.

Là ils ont cru voir quelques cabanes et ils ont appelé : « Ohé ! »

Quelqu'un courrait vers eux dans la montée. En fait ce n'était pas quelqu'un, mais un chien. Il montait avec furie. Voilà, il s'est planté devant eux.

Quand Dimos a vu ce molosse à fourrure arrivant droit sur eux — un vrai monstre ! — il a pris une grosse pierre dans chaque main.

Le molosse a compris que c'etait lui son adversaire.

Phanis, le pauvre, a juste crié : « hé, allez, va-t'en ! » en levant son bâton. Mais comme il faisait mine de l'effrayer, il était devenu blême et semblait supplier : « ne me mange pas ! »

Dimos a compris qu'ils étaient en danger et qu'il fallait s'en sortir. Il a lancé une pierre, de toutes ses forces.

Elle a frappé le chien sur les vertèbres. Il a gémi, s'est jeté sur la pierre retombée, l'a mordue avec fureur comme pour la dévorer, il a reculé et s'est de nouveau lancé.

Mais voyant l'enfant avec une autre pierre dans la main, prêt à lui en jeter une deuxième, il s'est ravisé.

Tout le monde a peur de la riposte. Le molosse avait affaire à un enfant qui défend sa vie. Dans ce moment, Phanis a vu ce que c'est le courage.

Comme il regrettait ne pas avoir lancé la pierre !

14

Un jeune Valaque courait vers eux en rappelant le chien. Il arriva, attrapa le chien par la fourrure du cou, et levant son bâton de berger, fit mine frapper sur le chien.

Le chien s'est assis et s'est mis en boule. Le jeune Valaque était un petit enfant, le chien deux fois aussi gros que lui.

« Où est la cabane du vieil Athanase ? » ont demandé les enfants.

Le jeune Valaque montra les cabanes de la main. Il les suivit en tenant le chien et ils sont descendus ensemble.

— Le vieil Athanase est de ta famille ?

— Papy.

— Toi, dans quelle cabane tu habites ?

Le jeune Valaque répondit de nouveau de la main. Il la leva et montra une cabane.

Sur le seuil se tenait une jeune fille.

Elle portait des sabots, une ceinture, un tablier brodé. Elle avait les yeux bruns, les mêmes que le petit berger.

— Qui est-ce ? ont demandé les enfants au jeune Valaque.

— Aphrodo.

— C'est ta sœur ?

— 'éi.

— Tu as d'autres frères et sœurs ?

— 'an.

— Ton père est ici ?

Le jeune Valaque glissa sa langue entre les dents et fit « nts ! »

Il n'était pas pour les grands discours. Au début il disait quelques mots, maintenant ça se limitait à « 'éi » et à « nts ». Autant dire qu'il fallait en rester là pour cette conversation. Car au delà ça n'aurait plus beaucoup de sens.

En attendant la jolie Aphrodo souhaita la bienvenue aux enfants et leur dit d'entrer dans la cabane.

Quand ils la virent ce fut l'étonnement. Elle était tellement accueillante ! Une vraie maison.

« En voilà une cabane, Phanis ! pas comme les nôtres ! » disait Dimos.

Aphrodo souriait.

— Si nous avions des moutons et des chèvres nous aussi, la nôtre serait belle aussi, dit Phanis. — Vous, vous avez des maisons en bas qui sont construites en dur, dit la jeune Valaque ; et en plus vous savez lire, ce qui n'est pas notre cas. Lambros, pourquoi restes-tu à la porte ? Viens dedans voir ces charmants enfants. »

— Nts ! Fit de nouveau Lambros, et il baissa la tête en creusant la terre avec son sabot. Puis il prit son bâton et fila.

15

Les enfants se sont assis sur le plaid qu'Aphrodo leur a étendu sur le coffre. Ce coffre était décoré de peintures et il semble que c'était le beau.

Sinon elle aurait fait assoir les enfants sur l'autre qui se trouvait plus loin, mais il était noir et vieux, peut-être celui de la grand-mère.

Aphrodo restait debout, et pendant que filait sa quenouille et que tournait son fuseau, elle parlait aux enfants.

Elle demanda à Phanis et à Dimos s'ils avaient une sœur et son âge, et aussi son prénom.

Ensuite les enfants lui demandaient ceci et cela, au sujet des moutons, des étables, des montagnes. Et Aphrodo leur racontait, en filant, la vie des Valaques dans les montagnes et dans les plaines, en été et en hiver.

Ils apprirent des milliers de choses dont ils n'avaient jamais entendu parler. Comment des milliers de brebis et de chèvres donnent le lait, le fromage, le beurre, la laine, la viande pour nourrir les gens. Les troupeaux sont heureux là où ils trouvent des pâturages. Mais il n'en va pas de même pour ceux qui les gardent.

Les Valaques mènent une vie difficile ! Ils luttent contre les hivers rigoureux, contre les rochers, contre les rivières.

Ils vont d'un endroit à un autre, par monts et par vaux. Aujourd'hui ils construisent leur cabane ici, demain ça sera plus

loin, où il y a de l'herbe et du feuillage. Leurs maisons ne sont pas solides et tu ne peux rien faire tenir dedans.

Ils travaillent du matin au soir ; pâturage, filage, traite, pétrissage, soin du troupeau. Peu de sommeil : veillée et ronde de nuit.

Voilà ce que racontait Aphrodo.

Mais tandis qu'elle parlait debout, regardant sa quenouille, filant la laine, elle avait un sourire si charmant qu'elle ne semblait pas avoir de soucis.

« Mais tu ne laisses pas les brebis pour venir en bas avec les filles de chez nous ? » dit Phanis.

Aphrodo se mit à rire et répondit qu'elle ne les laisserait pas pour tous les trésors du monde. C'est ici qu'est sa famille, père, mère, beaux-parents, grands-parents ; la lignée vieil-Athanase, pour ainsi dire. Mais pas seulement, il y a aussi une autre parentèle.

« Je suis parente avec chaque arbre… dit-elle. Ici, buissons et Valaques, nous ne faisons plus qu'un après tout ce temps passé ensemble. Ensemble nous vieillissons, ensemble nous prenons l'averse et la neige, ensemble nous prenons le soleil. Eux aussi ont une main et caressent, une voix et chantonnent ; tu n'entends donc pas le murmure du vent ! Et les petits, comme mon frère Lambros, les grands comme Papy, tous me connaissent comme ils connaissent tous les rochers, toute la famille.

Là-bas sous son ombre un pin accueille à midi une centaine de nos moutons. Il fait partie de nos camarades aussi : les arbres le jour, et le soir les étoiles qui nous éclairent au pâturage.

Sur la quenouille d'Aphrodo la laine donnait beaucoup de fil qui s'enroulait sur le fuseau pendant la discussion. Et elle filait sans cesse pour ne pas perdre de temps.

De temps en temps elle disait un mot que les enfants ne comprenaient pas tout de suite, seulement d'après le sens général. Elle disait berge pour année, choucard pour beau, manouche pour homme. Mais les enfants ne se souvenaient pas qu'une jeune fille leur ait parlé avec tant de beauté.

Et quand elle est sortie un instant, parce qu'elle avait entendu le papy qui arrivait, ils ont compris ses mots sur le lien de famille avec les arbres : vraiment, on aurait dit un buisson !

16

Quand Dimos et Phanis sont rentrés de chez les Valaques, en s'approchant des cabanes ils ont vu de la vapeur monter de la grande marmite.

— Ça sent bon ! Ils se sont exclamés à quelques pas. Quoi ? C'est déjà prêt ?

— C'est prêt ! dit Andréas, la louche à la main.

— Et qu'est-ce que c'est ?

— Des patates aux pommes de terre, dit Costakis riant.

— Ne vous en faites pas les gars, ajouta Dimos, dès demain nous aurons de la viande à manger. On a vu l'éleveur !

Il leur expliqua qu'ils avaient vu Aphrodo et Lambros, et que leur papy, le vieil éleveur, leur avait dit de venir acheter autant de viande que nécessaire, et aussi du lait.

Mais tandis qu'ils parlaient, tout le monde tournait autour de la ratatouille. À ce moment là, avec ces vapeurs et ce parfum, c'était meilleur que tous les agneaux de l'éleveur.

« Ça me semble incroyable que ces patates que j'ai épluchées soient devenues un repas » dit Costakis.

De même Dimitri n'arrivait pas à croire que les tomates qu'il avait coupées soient transformées en dîner. Et pareil pour Georges, et aussi Foudoulis.

C'est en jouant qu'ils ont fait tout ce travail, et voilà le résultat ! Il mangent leur propre repas.

Chacun a œuvré pour soi, mais aussi pour tout le monde. Ou encore : tous ont travaillé pour chacun. Ce faisant ils ont fait ce qu'on appelle communauté.

Réussiront-ils de même pour tout le reste ? Pourront-ils œuvrer chacun pour les autres, et les autres pour chacun ? Alors leur petite communauté deviendra un exemple pour beaucoup d'autres. Ils lèvent donc leur verre et boivent à la santé.

— Je bois ce vin à la santé de notre cuistot du jour, dit Costakis en levant le bidon d'eau.

— Je bois ce pastis, dit Andréas la gourde levée, pleine d'eau, à la santé de tous les potes qui ont cuisiné avec moi.

— Je bois toute la fontaine à la santé de la communauté, dit Phanis,

— Vive la communauté ! s'écrièrent-ils, et tout le monde riait.

Seul Foudoulis était en larmes. C'est lui qui a épluché les oignons.

17

Sur une cabane ils ont accroché cette inscription :

ÉPICERIE

PÂTISSERIE

MARAÎCHER

ET PLEIN D'AUTRES MAGASINS

Kaloyannis avait raison de mettre cet écriteau parce que tout le marché était là-dedans. Ils avaient un sac de riz, un sac de petites lentilles, un de pommes de terre, deux bidons d'huile, un peu de sucre et cinq fromages.

Ailleurs sur un pin pendait l'inscription :

GRAND CAFÉ LA BONNE HUMEUR

SALLE À MANGER

THÉÂTRE À L'ÉTAGE

Sur un autre arbre on avait écrit :

ABATTOIR

C'était sur un pin très éloigné car l'abattoir se trouve toujours à l'extérieur de la ville.

Voilà donc une petite cité. Qu'est-ce qu'il manque ? Juste une mairie, une grand-rue, quelques gendarmes et une fanfare. Et encore, pour cette dernière les cigales sont là.

18

Et maintenant il fallait établir les communications avec les lieux habités des alentours.

Étant donné qu'un homme ne peut pas vivre isolé, de la même façon une communauté ne peut pas vivre toute seule. Elle a besoin d'une autre pour pouvoir lui vendre et lui acheter.

Àvendre, la nôtre n'a rien parce qu'elle ne produit rien.

Il faut pourtant qu'elle achète parce qu'elle manque de vivres.

Aujourd'hui dix enfants vont partir pour le Petit Village afin d'acheter des poules, des œufs et des oignons. Ayant d'abord demandé le chemin, pour éviter de se perdre, ils se sont mis en route.

Au bout d'une demi-heure ils ont trouvé une paysanne chargée de bois.

— Madame, où se trouve le Petit Village ?

— D'ici vous allez tout droit.

— Et ensuite ?

— En allant tout droit vous allez trouver la route qui descend ; un peu plus bas, à la bifurcation, vous irez à droite.

C'est le premier long chemin qu'ils vont parcourir. Ils ont écouté attentivement. Andréas leur a dit ceci : « une indication comme tout droit ou à droite a une grande importance pour un marcheur. Il doit bien repérer du regard les lieux où il passe pour ne pas se perdre. »

Les dix enfants ont fait comme leur avait dit la paysanne.

Ils ont suivi la route vers le bas, trouvé la bifurcation et pris sur la droite. La route était très incommode.

Ils ont marché une heure et finalement le village est apparu là où les deux falaises finissent et où se forme un cours d'eau. Les maisons étaient regroupées comme un troupeau paisible sous des platanes et des noyers touffus.

Une demi-heure avant d'arriver ils ont entendu une dispute. Ils ont vu un vieillard et un villageois se quereller au sujet du chemin qui était effondré.

— Est-ce que oui ou non c'est un chemin de la communauté ? disait le vieillard.

— Ça l'est.

— Puisque c'est une route pour moi autant que pour toi, puisque c'est pour ton animal comme pour le mien et qu'elle mène à nos champs à tous, ne faut-il pas que nous la refassions, nous, sur la partie effondrée ?

— Que les villageois du dessus la réparent. C'est pas mes affaires ?

— Eux, ils ont travaillé avant-hier à la fontaine et ils vont faire d'autres travaux pour la communauté après-demain. Aujourd'hui nous, demain eux, pourquoi se disputer ?

— Non, c'est à eux de venir travailler.

— Tu es stupide, Panagis, cria le vieillard. Voilà, tu ne favorises pas la bonne entente du village.

Et fâché, il s'engagea dans la descente.

Ce vieillard avait l'air d'être le chef du village.

19

Quand les enfants sont arrivés, le village était très calme. Beaucoup de villageois étaient aux champs.

« Il y a si peu de gens ici, dit Andréas, et il se disputent ! Ça manque de civilité ! »

Et ils avancèrent vers l'endroit appelé « les magasins ». En réalité il y avait un seul magasin.

Trois villageois buvaient un coup à l'intérieur. À l'extérieur les poules picoraient le sol, et un âne cendré se tenait immobile comme s'il était postiche. Le savetier donnait des coups de poing en l'air avec une chaussure sur les genoux.

« Tiens ! Voilà le savetier ! s'écrièrent les enfants. Ceux qui n'ont pas de clou aux chaussures devraient en mettre. Ici sans clous, on finirait pieds nus. »

Plusieurs s'en sont approchés, ont enlevé leurs chaussures et lui ont demandé de mettre des clous. « Pépé, tu peux nous ferrer ? »

Le savetier s'est mis à rire de ses trois dents, a pris son marteau et a commencé à planter des clous dans leurs chaussures.

Àproximité est apparu le vieil homme qu'ils avaient croisé en route, il leur a souhaité la bienvenue. Il leur a dit qu'il était le chef de la communauté et leur a demandé le motif de leur visite, et d'où ils venaient.

— Nous venons faire des achats, dit Andréas. Nous sommes installés en haut, au Verdoyant, et il nous faut des poules, des œufs et des légumes.

— Avec plaisir, servez-vous, dit le vieil homme. Des poules nous en avons beaucoup.

— Et des pioches et des pelles, pourriez-vous nous en prêter pour un travail ?

— Si vous en avez besoin qu'on vous les donne, dit le vieil homme.

— On en a besoin parce que notre communauté n'a même pas un sentier. Nous voulons en ouvrir quelques-uns.

— Ah bon ? Vous avez une communauté ?

— Nous on est en dernière classe du collège, mais maintenant qu'on est venus en forêt et qu'on vit ensemble au même endroit, on dit que notre groupe est une communauté. On a tout en commun.

— Et à combien allez-vous travailler avec les outils ?

— Plusieurs d'entre nous ou tous ensemble, ça revient au même. Il faut juste que le travail soit fait.

— Ho ho ! Vergogne ! fit le vieillard. Les enfants nous ont mis la honte !

20

Une route n'est pas faite seulement pour quelques-uns. Quelques-uns l'ouvrent et beaucoup en profitent.

La route est pour tout le monde. Elle est pour le riche et pour le pauvre, pour le maître et pour le mendiant.

Avec la route une montagne rencontre la montagne d'à côté, une cité donne la main à une autre cité.

Il y a des routes plates, larges et droites comme les routes des villes. Il y a des routes étroites et difficiles, qui gravissent les falaises, traversent les rivières et viennent dans les forêts fraîches.

Une telle route les a amenés ici, dans les hautes montagnes. C'est depuis lors que les enfants ont compris le grand bien qu'apporte une route.

Et maintenant qu'ils s'affairent eux aussi à ouvrir une route, ils ont hâte de la finir et de voir le résultat.

Bien sûr ce n'est pas une route ce qu'ils font, ce sont des petits sentiers. Mais pour leur communauté ils sont nécessaires. Est-ce

que ce n'est pas un bel ouvrage ? D'autres hommes ne vont-ils pas passer par là ?

Ils calculèrent d'abord qu'ils avaient besoin d'un sentier pour aller chez les Valaques. Ceci sera le plus important car c'est chez les Valaques qu'ils s'approvisionnent.

Un autre sentier doit aller chez les bûcherons, et un autre les amener sur la route du Petit Village.

S'ils parviennent à faire ces trois sentiers, ils auront des voies de communication.

Ils ont eu bien du mal ! Il a fallu lutter avec le terrain à beaucoup d'endroits ; des racines d'arbres éloignés se jetaient là où ils voulaient faire passer la route.

Ces racines qui étaient grosses et fortes, ils ont essayé de les couper pour ne pas trébucher la nuit. Ils ont eu besoin d'une scie, d'une hache et de beaucoup de sueur.

Ailleurs ils ont rencontré un dévers important, de ceux que façonnent les eaux de pluie.

Le sentier devait passer par là. Mais à peine l'avaient-ils construit, dès qu'ils marchaient dessus, la terre dévalait. Comment la stabiliser ?

Ils ont pensé à renforcer le sentier avec un petit mur dessous. Mais pour dresser ce muret il leur a fallu beaucoup de choses qu'ils n'avaient pas imaginées : tout d'abord, une masse pour casser les pierres. Ils n'en avaient pas et ils ont envoyé de nouveau quelqu'un au chef du Petit Village pour le prier de la leur donner aussi.

— Vous allez faire un mur en pierre sèche ? demanda le chef. Bravo pour votre persévérance, mes enfants !

Avec leur persévérance ils ont fait le muret et les deux sentiers.

En marge de tout ça ils ont fait aussi quelques menus travaux dans la communauté.

Toute la place était couverte d'aiguilles de pin sèches, ils ont tout nettoyé. D'abord pour qu'ils puissent la parcourir facilement, et ensuite pour écarter le risque d'incendie ; car les aiguilles de pin sèches sont à la fois très glissantes et très inflammables.

Ils ont aussi fait un terrassement autour des pins de la salle à manger pour manger en repos.

Ils ont aussi arrangé le sentier qui va à la fontaine.

Àla fin ils ont jeté un œil sur leur ouvrage et ils se sont sentis fiers.

Ils ont pensé : « Nous sommes les premiers à faire des voies de communication ici ».

Mais étaient-ils vraiment les premiers ? Non. Bien avant eux les chèvres avaient ouvert des sentiers à cet endroit, pour se déplacer en troupeau. Les sentiers de chèvres que l'on voyait partout étaient des routes communes faites par les troupeaux pour faciliter l'accès aux pâturages.

21

Madame Renard a décidé de rendre visite à la communauté. Comme des des étrangers sont arrivés, il faut au moins leur souhaiter la bienvenue !

Elle est donc sortie de son trou pour venir. Elle a compté les habitations : une, deux, trois… cinq… huit.

« Oh ! se dit-elle, c'est une bien grande cité ! »

Elle s'approcha et les examina de près, une par une. Puis elle dressa l'oreille pour écouter attentivement.

Seul le souffle des habitants se faisait entendre. Il était minuit passé et ils dormaient profondément. C'est à cette heure-là que la renarde fait ses visites.

Elle marchait très lentement, avec politesse pour ne réveiller personne. Elle a vu le coin cuisine sous le pin, elle a observé la grande casserole qui reluisait, très propre, elle a vu la louche rangée à sa place, elle a même vu la lavette.

« Tout est bien en ordre, dit-elle, allons voir le poulailler. Est-il bien agencé ? »

Il lui a suffi de croquer deux poules pour les reconnaître : « Ces poules viennent du Petit Village ! »

Jusque-là la communauté ne s'était pas occupée de protéger ses biens. Ses magasins étaient ouverts. Pas une seule armoire, nulle part un tiroir ; pas même une clé.

Mais la renarde ne trouvait pas ça normal. Une cité doit aussi avoir un gardien.

Àce poste elle s'est désignée elle-même, et elle a très bien fait. Qui d'autre aurait pu s'en charger ? Peut-être la fouine, ou alors la belette ? Mais celles-là ne conviennent pas pour une telle fonction : « Elles sont fourbes ! ».

22

Deux jours plus tard la renarde dit à ses petits :

« Aujourd'hui je vais vous emmener en ville. Prenez garde de ne pas vous perdre, parce qu'il y a huit maisons. C'est la première fois que vous verrez une métropole.

« Quand nous y serons, ne vous attardez pas sur les places, à la lumière ou dans les théâtres ; Nous irons directement au poulailler. Il est laissé ouvert, comme ça se fait dans les grandes villes. Il y a quelques poules princières et il semble qu'ils les réservent au meilleur des renards. Elle doivent être pour moi, bien-sûr.

« Jusqu'alors vous avez chassé la souris, la grenouille, le crabe, le moineau et le scarabée. L'heure est venue de vous exercer aussi sur les poules ».

Ce disant, elle s'est assise sur ses pattes arrières et a ramené par devant sa grande queue touffue.

Tout chasseur qui l'aurait vue à cet instant aurait dit :

« Ah ! Si je pouvais avoir ta fourrure pour l'hiver ! Elle vaut bien six cents drachmes. »

Mais était-elle si facile à voir pour le chasseur ? Non. La belle peau de notre renarde, que les chasseurs convoitent et qui la met continuellement en danger, se protège d'elle-même.

Elle a une teinte qui se confond avec la couleur du milieu. Elle ressemble à la fois aux feuillages et à la terre, et même aux pierres ; elle est jaune-rouge, cendrée sur la poitrine, le ventre et la taille, un peu blanche sur le front et les épaules, rouge sur les pattes avant et noire sur les oreilles.

Ainsi la renarde échappe souvent à l'homme. Bien des fois le chasseur la prend pour autre chose, comme de la terre ou une bûche ou une pierre, et passe son chemin.

Et ses sept petits aussi, leur couleur les a sauvés.

Une fois, alors qu'ils étaient assis au bord du terrier, attendant que leur mère revienne de la chasse, le faucon est passé dans le ciel mais ne les a pas vus. Le regard du faucon a été trompé, tant la couleur de la renarde et de ses petits est rusée !

Jusqu'à quand en sera-t-il ainsi ? Jusqu'à quand la renarde va-t-elle en réchapper ? Qui sait ? Un jour son heure viendra aussi.

Les chasseurs sont abusés par sa couleur, mais le nez du chien ne plaisante pas ! Celui-ci personne ne le trompe. Notre chère renarde sait tout cela. Mais la poule est un repas si savoureux !

Et qu'est-ce qu'elles étaient bonnes ces deux poules, avant-hier !

« En avant les enfants, c'est l'heure » dit-elle vers minuit. « Et soyez attentifs en route. Là où je passe, passez aussi. Vous marcherez tous ensemble dans ma queue. Et pas un mot. Et regardez bien le chemin pour vous en souvenir. »

C'est avec beaucoup d'attention et de précaution qu'ils marchaient, assez longtemps. Ils allaient au milieu des buissons et faisaient de grands tours. Les hommes ont leurs chemins à eux, les renards ont les leurs aussi.

Ce faisant ils sont arrivés aux cabanes des enfants. Ils n'ont rien cherché d'autre dans cette ville, ni lumière, ni route, ni magasin, ils sont allés tout droit au poulailler.

De nouveau ils l'ont trouvé ouvert. Les enfants n'avaient pas compté les poules avant-hier et n'avaient pas vu qu'il en manquait deux.

Et de nouveau ce soir il en manquera deux autres.

« Ouvrez les yeux, voyez comme je fais » dit la renarde aux petits.

Elle a fondu sur une poule et lui a mis les dents autour du cou. Après quoi elle en a rapidement attrapée une autre. Elle a emporté l'une ; puis elle est revenue prendre l'autre. Le poulailler s'est mis sens dessus dessous, mais c'était bien tard. Les pauvres poules dormaient profondément. Quels rêves faisaient-elles ?

Poule infortunée avec ton collier jaune comme un foulard de villageoise ! Pauvre coq huppé du Petit Village.

Sur le tronc d'un arbre tombé, la renarde se repose après la chasse et dit à ses petits :

« La meilleure des communautés est celle qui n'a pas de chien. »

Et de nouveau ce soir il en manquera deux autres.

23

« Il en manque quatre ! » dit Georges qui été chargé de s'occuper des poules le lendemain. Alors qu'elles picoraient dans les arbres, il les a comptées et n'en a trouvé que sept. Où sont passées les autres ? Il est allé par en bas, il a cherché dans les buissons, y a jeté quelques pierres, mais aucune n'en est sortie.

« Par ici Georges ! cria Dimos qui se tenait près du petit poulailler. Regarde ! ».

Georges a vu quelques plumes par terre, et les planches où perchent les poules étaient éparpillées.

Quand les autres enfants dans les parages ont entendu que des poules avaient disparu, ils ont accouru vers Dimos et Georges. Ils ont vu le poulailler, se sont regardés l'un l'autre et ont eu la même pensée : « C'est un coup du renard ! ».

Mais à qui la faute ? Maintenant ils comprenaient leur erreur. Dans une forêt où vivent des renards et des fouines, ils ont laissé leurs poules percher dans un poulailler grand-ouvert.

— Il faut en construire un autre tout de suite, disaient-ils maintenant. Avec du bois et une porte solide.

— Ça ne suffira pas les gars, nous sommes venus nous installer au milieu de nulle part et sans chien, dit Andréas. Maintenant qu'on l'a payé cher, on comprenons bien qu'on a besoin d'un compagnon.

— Trouvons-en un ! s'écrièrent les enfants, et ils étaient ravis, subitement.

Ils imaginaient un chien qui jouerait avec eux, qui veillerait et qui serait le gardien. Ils ont commencé sur le champ à lui donner un nom, à l'appeler Pisto, Skopo, Flox, comme s'il était là devant eux.

— Si nous l'avions eu hier, les trois poules et le pauvre coq du village auraient survécu !

Mais tandis qu'ils disaient cela, l'autre coq qu'ils avaient amené avec eux a surgi des buissons.

Il semblait dire « Mais vous avez un de coq ! Vous ne me voyez pas ? » Et il se pavanait comme aucun autre. Tout le Verdoyant, le monde tout entier semblait lui appartenir.

— Là, là ! dit Christos. Voilà le nôtre. Il a été épargné.

Le coq s'immobilisa un instant, et tête haute, fit un léger « cot-cot-cot ». Il devait causer de lui-même, naturellement.

Christos et Dimos ont alors commencé à dire la « chanson du coq et du faucon », si bien qu'il s'est arrêté pour l'écouter, comme si ça parlait de lui :

24

Quand ils eurent terminé leurs routes, les enfants prirent les outils et descendirent au Petit Village pour les restituer. Arrivés sur la place, il y avait là Panagis-le-Sot.

Il avait convaincu quatre autres villageois. Eux aussi déclaraient au chef que les villageois du bas n'avaient pas à réparer la route, mais que ça revenait aux villageois du hameau d'en haut.

« Tout d'abord », disaient-ils

— Tout d'abord la loi dit autre chose.

— Tout d'abord (encore tout d'abord !) si la route passe un peu plus haut elle nous prend trois empans de terrain

— Trois parcelles de pierre, dit le chef

— Pierre ou pas pierre c'est notre champ

— Alors que l'on ne vous prenne pas de pierre, qu'elle passe à côté.

— Qu'elle passe à côté ! Bien, dit Panagis-le-Sot. Mais attend voir : tout d'abord… la loi ! que dit la loi ?

Lui-même ne savait pas ce qu'elle disait. Si bien qu'il a sorti de sa chemise un feuillet. Et comme il ne savait pas lire, il le frappait entre les paumes de ses mains. Il criait que celui-ci avait à voir avec la loi.

Panagis-le-Sot, il portait bien ce surnom. Sa ténacité pouvait retourner le village. Tous les projets communs, il les pourchas-

sait. Et si jamais on l'appelait Panagis-le-Sot, il se fâchait et levait son bâton.

Il a fini par mettre les quatre villageois de son côté. D'un seul Panagis-le-Sot on été arrivé à cinq.

Quand ils les virent à cinq ce matin-là, les villageois se fâchèrent également.

« Allez, bon vent les Sot-Panageois ! ont-ils dit. Nous n'avons pas besoin de vous, nous la ferons nous-même cette route. Votre pingrerie est plus grande que votre bonté ».

Sept ou huit partirent avec leurs outils et pour la route effondrée. Mais c'était trop tard. Les enfants l'avaient réparée le jour précédent. N'était-ce pas dans leur intérêt de le faire ? Ils passaient par là eux aussi.

25

Tandis qu'ils montaient au Verdoyant, ils ont rencontré une grand-mère qui portait un fardeau de branches.

C'était grand-mère Charmène, la plus âgée du Petit Village. On dit qu'elle a quatre-vingt-dix ans mais elle-même ne sait plus bien son âge. Et malgré tout elle dit qu'elle ne peut pas vivre sans travailler.

Elle travaillera jusqu'à ce que Dieu la rappelle.

— Bonjour M'dame, lui crièrent-ils.

— À la bonne heure, mes petits-enfants.

— Tu vas bien, M'dame ?

— Grâce à Dieu je vais très bien. Allez, une petite pause…

Elle déposa sa petite charge sur le sol et soupira ; elle soupirait à cause de l'effort et des années passées.

Elle s'ennuyait de vivre, comme elle disait. Et pourtant si quelqu'un venait lui prendre son fardeau et sa vie, elle ne lui laisserait ni l'un, ni l'autre.

Tant que l'on tient debout, la vie est toujours bonne.

Àla ceinture de la vieille pendait une petite bouteille qui contenait de l'huile.

— Et d'où arrives-tu, M'dame ?

— Par la Grâce ! Je suis allée à la chapelle pour allumer une veilleuse à la Sainte Ceinture.

— Où se trouve-t-elle ?

— Ici en montant. Elle est écroulée. Et sais-tu depuis quand ? J'étais jeune comme vous, et elle s'est écroulée. Mais moi je vais allumer la veilleuse à la Grâce deux fois par semaine.

« Sais-tu depuis quand je mets de l'huile dans cette veilleuse ? Cela fait maintenant trente ans. Vois-tu, j'ai deux branches d'olivier. Et la Sainte Ceinture, mon garçon, leur donne toujours des fruits, pour ma salade et pour la veilleuse.

« Et elle fait en sorte, vois-tu, que cette veilleuse ne reste pas sans huile. Parce que cette chapelle est ancienne ; déjà du temps de grand-père et de grand-grand-père. Et tant que la veilleuse est allumée, l'exorcisé a peur. »

— Et qui c'est cet exorcisé ?

— Que le sort s'en empare, le méchant ! C'est le Maure, qu'il reste loin ; Il habite le rocher du Maure, c'est ça.

— Et comment est-il ? Il est noir ?

— Noir, rata-noir, un vrai Maure ! Je l'ai vu, moi.

— Tu dis que tu l'as vu ? Et tous s'approchèrent pour mieux entendre.

— Sûr que je l'ai vu ! Sais-tu combien d'année ça fait maintenant ? J'étais aussi jeune que vous messieurs. À l'époque il y avait encore les turcs. Et alors que le soir tombait, on regarde, et qu'est-ce qu'on voit ? Il était assis sur la pointe du rocher et il scrutait ! C'est ça.

— Oh-là là ! fit Spyros, et où est ce rocher, M'dame ?

— Il est loin d'ici, sur une autre montagne ; là, sous le soleil.

— Mais dis-nous, M'dame, ajouta Costakis, est-ce qu'il allume des feux la nuit ?

— Il allume des feux et souvent.

— Tu entends Mathieu ! Dit Costakis.

— C'est ça, dans ce feu l'exorcisé brûle les alliances et les boucles d'oreilles et les cheveux d'or des jeunes mariées qu'il a attrapées. On voit dans la montée leurs familles pétrifiées. Il faut juste qu'on dise le Seigneur, prends pitié trois fois : Kyri'éleïssone ! Kyri'éleïssone ! Kyri'éleïssone !

« Aidez-moi à me remettre en route, mes enfants, la nuit tombe. Ahhh ! »

Ils l'aidèrent à soulever le fardeau de bois et elle descendit lentement la pente.

26

Les chèvres sont tellement noires !

Comme il avance le troupeau, tout serré, très vite, d'un pas pressé ! Il est noir et il brille au soleil ; toutes ses chèvres sont noires, du goudron. Seuls le pelage du chien et l'habit du berger se démarquent de cette noirceur.

Mais quel petit berger pour mener un si grand troupeau ! Est-ce que c'est Lambros ? C'est bien lui.

« Tiens, le sauvageon, dit Phanis. Allons au-devant de lui ».

Le troupeau n'était pas tout près. Cependant Phanis et Dimos veulent voir le jeune Valaque, le frère d'Aphrodo. Ils vont lui parler. Est-ce qu'il va seulement leur répondre ? Ou bien aurons-nous encore des « 'éi » et des « 'an » ?

Ils ont avancé rapidement et sont arrivés devant lui. À cette heure le troupeau était éparpillé et pâturait. Les chèvres mâchouillaient : thym, épines, herbes ou petites branches. Lambros criait « Tsep ! Tsep ! Tsep ! », jetait des pierres et les rassemblait.

— Tu vois ça, mon pauvre Dimos ! dit Phanis, un enfant de dix ans qui gouverne un si grand troupeau ! Tu pourrais en faire au-

tant ? Moi non.

— Moi non plus, fit Dimos.

Ils disaient juste. Est-ce facile de garder deux cents chèvres ? Rien que jeter les pierres ici et là comme le fait Lambros, crier, siffler, courir pour regrouper des bêtes si récalcitrantes, ça en userait même un grand.

De plus Lambros marche seul dans la nuit ; Phanis pourrait-il en faire autant ? Rester comme ça des heures, seul avec les ombres des arbres et des rochers, et dans le noir ? C'est qu'un jeune Valaque sait faire bien des choses.

Dimos et Phanis ont avancé vers Lambros qui se tenait debout avec son bâton bien droit. Maintenant, ce jeune Valaque aux yeux noirs, ils le voyaient comme un homme.

— Salut Lambros, ils lui ont dit.

Lambros leur a répondu, après les avoir regardés de la tête aux pieds :

—'jour !

C'est bon, il a dit un mot.

— Comment va Aphrodo ? Et ton grand-père ?

— Bien, 'vous disent bonjour !

Quatre mots déjà. Dimos et Phanis se sont assis.

27

Après quelques instants, droit comme un I, Lambros a demandé :

— Ils sont où, vos papiers ?

— Quels papiers ? ont répondu les enfants.

— Bah, les papiers pour apprendre à lire.

— Tu veux dire les livres ? Ils sont à la maison. Qu'est-ce qu'on en ferait ici ? C'est les vacances, tu vois.

— Ces quoi ces vacances, comme machins ?

— Non, Lambros, ça veut dire que l'été on n'a pas école ; donc on n'a pas non plus de papiers avec nous. Tu veux faire quoi avec un livre ?

Il n'a rien dit. Mais après avoir raclé deux-trois fois la terre avec sa semelle et ravalé sa salive, il a dit d'un ton vif et rapide :

— Vous m'apprenez l'alphabet ?

— Qui, nous ?

— Qui d'autre ? Vous ! vous connaissez les lettres.

Les deux enfants se sont regardés et comme s'ils s'étaient instantanément mis d'accord, ils ont répondu ensemble :

— Qu'est-ce que tu racontes, Lambros ?

— Là, tout de suite, insista Lambros.

— Là maintenant ? Mais on n'a même pas de quoi lire !

— Moi j'ai.

Et mettant les doigts dans sa musette, il en a tiré une feuille de papier avec des lettres imprimées noires et rouges.

C'était une feuille des livres sacrés de l'église.

« Pardonne-nous les péchés… » lisait Dimos. La feuille avait aussi des coulures de cierge des vêpres ou de la veillée. Qui sait où Lambros l'a trouvée et ramassée ? Le pauvre, il essayait d'apprendre les lettres avec ça ! Tout seul !

Tant de nos anciens, grands-pères et arrières grands-pères, n'ont-ils pas appris à lire avec l'Évangile ?

« Voilà le A ! » dit Lambros, et il montra du doigt sur la feuille un A majuscule.

— Bravo ! Maintenant tu vas aussi nous montrer le B.

— Comme si je connaissais le B ! fit Lambros.

Alors ils lui ont dit de s'assoir pour observer ce qu'ils allaient lui montrer sur la feuille, et tout ce qu'ils allaient dire, il le répèterait à son tour.

Et paf, Lambros s'est assis jambes croisées avec une facilité unique. Alors la leçon a commencé.

« Ça c'est le a minuscule. Ça c'est le b… ça c'est le e… d… m… de… o… me… ta… sou ».

Ainsi a eu lieu la première leçon. Lambros cherchait à saisir toutes les lettres en même temps.

Finalement non, ce n'était pas un sauvageon. S'il avait pu en avoir l'air, la première fois dans la cabane, c'était à cause de son embarras face à des enfants scolarisés.

Depuis des mois maintenant il avait la lecture comme passion secrète.

Il avait entendu dire que beaucoup prennent une feuille et la lisent de haut en bas, d'un trait ; que d'autres savent compter jusqu'à mille.

S'il savait lui aussi compter ses chèvres ! Il dit à vue de nez qu'il y en a deux cents, mais il ne sait pas.

Voilà pourquoi il a eu honte en voyant les enfants la première fois. Si seulement il savait tenir un crayon et tracer son nom, tout comme son papy le vieil Athanase !

Qu'est-ce que c'est ici ? Qu'est-ce que c'est là ? Lui il ne sait rien en dehors des chèvres et de son canif, alors qu'eux peuvent aligner toutes les lettres, les expliquer et lire l'Évangile.

Il faut qu'ils l'apprennent à Lambros ! C'est le moment. Ce qui est appris est appris ; maintenant, ce soir.

« Ça suffit pour ce soir Lambros, lui dit Phanis. On n'apprend pas tout d'un coup. Maintenant il faut que tu lises la feuille tout seul, et dès demain on va voir ce que tu as retenu ».

28

Lambros a obéi comme un bon élève. Mais quand il a levé la tête de sa feuille et a regardé tout autour, il a bondi comme piqué par les guêpes.

Les chèvres avaient fui ! À peine avaient-elles compris que le berger avait l'esprit ailleurs, elles se sont éparpillées sur les hautes falaises.

Il en restait très peu en bas. La plupart s'étaient avancées en haut du grand rocher ; d'autres avaient disparu dans les crevasses, d'autres avaient escaladé sur les pierres.

Lambros en a vu cinq ou six, les plus folles, perchées tout en haut sur le sommet.

Au soleil couchant, alors que la lumière diminuait, on voyait leurs silhouettes noires sur le ciel, comme de l'encre sur le papier. De là-haut elles regardaient tranquillement Lambros, l'air de dire :

« Qu'est-ce que tu fais bien d'apprendre à lire ! » Alors le berger a commencé à courir comme un fou, à siffler, à jeter des cailloux.

29

Bien. Disons qu'ils lui ont appris l'alphabet ; ils lui ont appris à syllaber. Mais ensuite ? Aussi bien Phanis que Dimos sentent

qu'ils ne pourront pas apprendre à cet enfant à lire davantage. Il faut que quelqu'un de meilleur qu'eux le prenne en charge.

Arrivant aux cabanes, ils ont raconté ce qui s'était passé.

« Voilà, il est si jeune, dit Phanis. Et il faut voir comme il regarde les lettres, et comme il les apprend ».

Tous les enfants ont été émus par cette histoire. Ils veulent faire venir Lambros ici, pour lui apprendre à lire à tour de rôle.

« Non, un seul va s'en occuper » dit Andréas.

Qui sera celui-là ? Alors ils se sont demandé lequel connaissait le mieux les lettres, et ils ont choisi Dimitrakis. C'est lui qui va enseigner au jeune Valaque.

Donc la communauté comporte aussi une école.

30

Aujourd'hui c'est dimanche. Ce matin a quelque chose de particulier. Les enfants sont allongés à l'ombre ; ils ont l'air oubliés là, sous les arbres ; ils se reposent.

Vénérable pin !

Dans les interstices de ses branches ils voient le ciel. Ses branches se divisent en de nombreuses branches plus petites ; et celles-ci de nouveau en de toutes petites brindilles qui ressemblent à d'innombrables cordelettes fines, nouées comme les filets.

Ses feuilles, qui sont comme des aiguilles, font des franges, et dedans jouent le vent et le ciel bleu.

Le pin balance, et le bord de son ombre balance avec lui. Il bruisse comme la mer lointaine. S'ils pouvaient rester là des heures allongés à écouter cette berceuse !

Seule leur mère leur a chanté une si belle chanson quand elle les gardait au berceau.

La jeune bergère n'a-t-elle pas dit l'autre fois que les arbres ont une main douce et caressent ? Les enfants ressentent tous cette caresse.

Vénérable pin !

31

Aujourd'hui deux éleveurs sont venus et ont apporté du lait. Il n'y en a pas beaucoup car les brebis et les vaches sont maintenant taries, mais c'est un cadeau du vieil Athanase.

Ils leur ont aussi apporté un flan, préparé par Aphrodo de ses propres mains. Encore un cadeau du vieil Athanase.

Finalement le vieil Athanase lui-même est arrivé.

Le vieil Athanase porte des fustanelles blanches, des chausses blanches, une casquette blanche ; et même sa barbe et ses cheveux sont blancs. Il est enneigé été comme hiver ; complètement blanc. La Roumèle aura blanchi le vieil homme !

C’est le principal éleveur dans cette montagne ; il n’est jamais descendu sous la barre de six mille bêtes.

C’est le papy de la famille. Il a donné des filles et des petites filles aux maisons des alentours. Il en a marié d’autres dans les montagnes plus éloignées que l’on ne voit pas d’ici. Il les a toutes dotées sans ménager sa fortune.

Il ne connaît pas les lettres, il a quand même appris à mettre sa signature, lentement mais sûrement, avec une canne de berger à la fin, comme ça :

Avec cette signature il vend, il achète, il sait où se trouve son bien.

« Moi aussi je connais seize lettres » dit-il.

Et il dit vrai. Une fois il les a comptées, celles qui composent sa signature, et il en a trouvé seize. De toute sa vie il n’y en a pas eu dix-sept.

Ce qu’il n’a pas en lettres, le vieil Athanase l’a en sagesse. Personne ne l’a trompé, mais lui non plus n’a trompé personne. Il n’a qu’une parole et elle est juste.

Quand il descend à la ville – parce qu’il va aussi en ville une fois par an à Pâques – il occupe toute la route, et les gens se tournent pour le regarder avec son bâton. Alors ils hochent la tête et disent :

« Qu’est-ce qu’il doit en avaler, du lait ! du yaourt, du fromage blanc ! »

Il a quatre-vingts ans mais il ne s’appuie pas sur son bâton. Combien de fois a-t-il vu fleurir le charme et le hêtre ! Combien

d'hiver ont jeté sur lui la pluie et la grêle ! Et il se tient encore tout droit.

Puissions-nous avoir ta belle vieillesse, Athanase !

32

En partant, le vieil Athanase a laissé un autre cadeau : son jeune chien, Gkéka.

Gkéka est venu avec lui, mais maintenant il ne repart pas. Il veut rester avec les enfants. Il a suivi le vieil Athanase jusqu'aux arbres, ensuite il est revenu. Le vieil Athanase l'a appelé, de nouveau Gkéka a avancé jusqu'à lui, mais de nouveau il est revenu.

Après avoir tourné autour de deux-trois cabanes et les avoir bien reniflées, il s'est arrêté près de Dimitrakis et de Costakis et il les a regardés en remuant la queue comme pour leur dire : « on joue ? »

Avant qu'ils ne lui répondent il a commencé à sauter. Il courrait sans que personne ne le poursuive. Autrement dit : « si vous vous ne jouez pas, moi je joue quand-même ».

Les enfants ont éclaté de rire. En voilà un entêté !

Gkéka est né chien de berger lui aussi. Il a les oreilles dressées et pointues et le pelage long et dru. Il est blanc avec une tâche cendrée sur le dos, sur les pattes et sur la face. Il a l'air d'un chien de l'année, c'est un chiot.

Non mais, la vie à la Valaque est insupportable. Le vieil Athanase est du genre très rude. Avant-hier, comme Gkéka lui avait mordillé un peu la fustanelle, il s'est mangé un coup de bâton. Il ne plaisante pas le vieux.

Mais même les petits enfants ne jouent pas ; ils vont avec le troupeau. Bien que petit, Lambros mène deux-cents chèvres. Et comme si ça ne suffisait pas, maintenant il lit un papier.

Est-ce qu'il joue avec les moutons au moins ? Ceux-là ne jouent pas, ils ne font que brouter. Donc Gkéka s'est rebellé pour venir chez les enfants. Qu'ils essaient de le chasser, lui il ne partira pas d'ici.

Après avoir sauté quelque temps sans qu'on le pourchasse, il s'est remis à tourner et à sauter tantôt près de l'un, tantôt près de l'autre. C'était comme s'il voulait leur dire « Vous ne voulez pas m'apprendre un jeu ? »

Àla fin il a attrapé la serviette de Foudoulis entre les dents et il l'a fait tourner en l'air avec ferveur. Alors dans les rires et les cris tous les enfants l'ont pourchassé autour des cabanes. Il glissait en courant, tombait, aboyait, sifflait et grognait doucement, comme s'il se passait quelque chose d'important. Mais quelque chose de sérieux arrivait vraiment ; Gkéka réussissait à se faire courir après. C'est ce qu'il voulait ! Pourquoi donc retournerait-il avec le vieil Athanase, maintenant ?

Les jeunes avec les jeunes !

33

En partant de chez les enfants, le vieil Athanase s'est rendu chez les bûcherons. Le soir, comme il revenait de là-bas, il est repassé par les cabanes des enfants.

Il resta debout, alluma son amadou puis son cigare, et gronda le chien qui l'avait laissé partir, sur le ton de la plaisanterie. Parce que sérieusement, il avait dit aux enfants qu'il leur offrait Gkéka : « un chien c'est toujours utile ».

Vers neuf heures du soir ils ont entendu des pas.

Un homme s'est approché et a dit bonsoir. Mais il semblait faible.

Quand il est entré dans la lumière, ils l'ont vu ensanglanté. Du sang avait coulé de sa tête jusque sa poitrine découverte, sur ses vêtements, et il en coulait encore.

Le vieil Athanase a bondi vers lui :

— C'est bien toi, Costas ? cria-t-il.

— C'est moi, dit-il faiblement. Mettez-moi un bout de tissu. Et il se tourna pour s'appuyer sur l'arbre.

— Pas ici, dit le vieil Athanase, entre dans la cabane. Et il demanda vite de l'eau et du tissu.

Les enfants flanchaient, beaucoup étaient devenus blêmes ; ils n'avaient encore jamais vu un blessé. Toute la joie de la journée s'est évanouie d'un coup.

Cependant Andréas n'a pas perdu de temps. En pareil instant on s'active tout de suite. Il a attrapé la lanterne et a éclairé le vieil Athanase et le blessé pour qu'ils entrent dans la cabane.

Il a commandé aux autres de courir à la source prendre de l'eau. Puis il a pris une seconde lanterne allumée, a couru à la cabane garde-manger, a déchiré un paquet et en a sorti plusieurs choses.

C'étaient des pansements, du coton et de l'antiseptique, les premières choses qu'il faut avoir si on part vivre dans la nature. Avec tout ça il est retourné à la cabane du malade.

Andréas et Dimitrakis avaient appris à faire les pansements. Le vieil Athanase en connaissait la technique, mais antiseptique il ne savait pas.

Àeux trois, s'aidant l'un l'autre, ils ont pansé la tête du blessé comme il faut. Le vieil Athanase lui a donné un peu d'eau à boire et l'a allongé sur le matelas.

C'est alors qu'ils ont compris de qui il s'agissait. C'est celui qui tourne en ville pour vendre de l'origan, des câpres, des herbes et du goudron de pin. Soit à cause de leur trouble, soit à cause du peu de lumière, les enfants n'avaient pas reconnu tout de suite le pauvre Costas, le cueilleur des montagnes !

— Qu'est-ce qui se passe, Costas, qui t'a fait ça ?

— Ce sont ces monstres d'Yeusois. Il y en avait à nouveau deux, et ils frappaient à la hache un pin immense.

« Pourquoi, compatriote ? je lui dis. Qu'est-ce qu'il t'a fait ce pin ?

« Toi, occupe-toi de tes herbes, il m'a répondu.

« Mais enfin, je lui dis, vous détruisez une chose divine qu'il faut cinquante ans à remplacer. Vous les dé-boiseurs vous ravagez la forêt. Pourquoi vous ne respectez pas au moins le règlement ?

« Le règlement, il répond, c'est ce qui nous arrange. Tire-toi de là, toi et ton règlement.

« En disant ça l'un d'eux me menaçait avec sa hache. L'autre a ramassé par terre un morceau de bois et m'a frappé.

« Quand je suis revenu à moi j'ai regardé autour de moi, les deux s'étaient envolés. Ça devait finir par m'arriver.

— Les monstres, cria le vieil Athanase ; jusque-là ils cognaient les arbres, maintenant ils vont s'en prendre aux hommes.

34

Les Yeusois, dit M. Stéphane, sont du village Yeuse, qui se trouve plus bas, à peu près à deux heures du Verdoyant.

Beaucoup d'entr'eux ont l'occupation de ravager la forêt pour vivre. Ils sortent la nuit et vont donner des coups de hache sur un grand sapin qui peut donner beaucoup de bois dur.

Ils abattent le sapin et le débitent. Ensuite ils chargent les bûches sur la mule et les emmènent petit à petit au village.

D'autres encore enlèvent un peu d'écorce tout autour du sapin pour qu'il se dessèche. Après un certain temps ils reviennent le

couper.

Nombre d'entr'eux brûlent les buissons et les arbres à la lisière de la forêt pour faire des champs. Et ensuite ils avancent davantage dans la forêt. De cette façon avec le temps ils dénudent des collines entières.

Il y a deux ans ils ont commencé à prélever de la résine en cachette. Une bonne partie des plus beaux pins du Verdoyant sont écorchés et dépouillés.

De cette façon les Yeusois sont entrés dans la forêt comme le ver entre dans le fruit et la vrillette dans le bois.

35

La première chose qu'ont demandé les enfants, quand ils ont entendu, ça c'est : est-ce qu'il y a des gardes dans la forêt ?

On leur a dit qu'il y avait deux gardes forestiers. Mais la forêt est tellement grande, à eux deux ils ne peuvent pas être partout. Il faut des heures pour la traverser.

Qui plus est, l'un d'eux doit demeurer près des bûcherons, pour éviter qu'ils ne coupent les arbres qu'il ne faut pas couper.

Il reste un garde, et celui-ci doit surveiller toute la forêt.

« Et quoi, est-ce qu'on doit tout attendre du garde forestier ? dit Costas. Qu'est-ce qu'on fait, nous ? Quiconque passe par ici doit surveiller la forêt. Chaque individu, où qu'il soit, doit la protéger autant qu'il peut. Moi j'ai fait mon devoir ».

Si un homme illettré a pris des risques pour sauver les arbres, ça vaut bien la peine que les enfants participent.

Le matin suivant Andréas leur a dit quel est leur devoir.

Cinq enfants ont couru au Petit Village pour y avertir les deux gendarmes que Costas a été agressé.

Cinq autres sont allés chez les bûcherons pour avertir les gardes forestiers de la catastrophe en cours sur les pins du Verdoyant.

Costas s'est réveillé en meilleure forme aujourd'hui. La nuit, il a souffert, mais le soin porté à ses blessures avec pansement et antiseptique a donné des résultats.

Les enfants lui ont rapporté de chez le Valaques un grand bol de lait qu'il a bu tout doucement. Ensuite il est sorti au grand air et a discuté. En voilà un homme qui aime la forêt !

Costas est un Yeusois. S'il vivait lui aussi du bois clandestin, qu'est-ce qu'il y gagnerait ? Il serait un voleur, sans pour autant être plus tranquille ni plus riche.

Depuis vingt-cinq ans Costas vit grâce à la forêt sans lui faire de mal. Il est devenu cueilleur des montagnes. Il cueille et vend origan, lavande, thym et herbes rares aux pharmacies et en porte-à-porte.

Quand il passe en ville, son sac répand un sacré parfum !

36

Le garde forestier est arrivé le soir.

Sa première tâche fut de descendre à l'endroit que lui montra Costas. Les enfants l'y suivirent. Pour la première fois ils virent un pin écorché.

Une entaille partait du milieu du tronc et descendait jusqu'aux racines. C'était une plaie ouverte, la plus grande plaie que l'on aurait pu imaginer ; elle ne se fermerait jamais. Et si elle avait voulu se fermer, d'autres coups de hache l'auraient maintenue ouverte.

Ils avaient presque déshabillé plusieurs pins. Ils avaient laissé sur le tronc bien peu d'écorce. C'était comme des carcasses suspendues. De ces écorchures coulait une résine blanche. La résine suivait une entaille et gouttait dans une cuvette creusée exprès dans le sol entre les racines des pins.

Un tel massacre pour la résine, pour les quelques drachmes que les Yeusois se mettraient dans la poche, s'ils la vendaient.

Les pins écorchés mourront en peu de temps. Ils tomberont dès le premier coup de vent ou ils se dessècheront parce qu'ils n'ont plus de sève.

Ils ont compris que leur fin est venue, et pourtant ils chantent ; ils balancent et ils bruissent comme les autres, les pins en bonne santé.

Avec le morceau de tronc qu'il leur reste ils boivent dans la terre autant de sève qu'ils le peuvent encore. Ils verdissent, ont une ombre.

Ainsi saccagés ils peuvent rafraîchir les gens. Leur nature est de faire le bien, ça ne change pas.

Ô Arbres, beaux et fiers !

37

« Dès demain j'installe mon poste de garde dans les parages, dit le garde forestier. J'ai cependant besoin d'aide. D'abord une cabane ; ensuite il faut que je puisse informer les gendarmes qui se trouvent au Petit Village ou au poste de Pétra, ainsi que le deuxième garde forestier qui est auprès des bûcherons. Il faut encore que j'ai un second garde, et en cas de besoin un troisième. »

Quand Andréas a entendu cela, il a sorti un sifflet de sa poche. Puis il a fait signe aux autres enfants de sortir leurs sifflets et de siffler tous ensemble, dès qu'il lèverait la main.

Un sifflement du tonnerre s'est fait entendre par les dix sifflets. On pouvait l'entendre d'assez loin.

— Si nous, les enfants, on peut être utiles, dit Andréas, on est là. On a notre sifflet, notre bâton et notre sac. On peut aller au Petit Village et à Pétra, et chez les bûcherons.

— Ce serait une bonne chose, dit le garde forestier.

— Et on montera la garde, dit Andréas. Ne nous considère pas comme des petits ; on est vingt-six.

Le garde forestier regarda les enfants avec curiosité. Il les voyait bronzés ; ils avaient l'air d'enfants courageux. Andréas

semblait savoir commander.

— Qui est avec vous ici ? Demanda-t-il. Qui vous accompagne ?

— Personne.

— Vous êtes tout seuls ?

— Tout seuls.

— Depuis quand ?

— Depuis une semaine.

— Des enfants qui peuvent rester seuls ici peuvent aussi aider le garde forestier. Venez avec moi.

Il les a emmenés dans un lieu densément boisé. Là il leur a indiqué comment ils allaient monter la garde de nuit et ce qu'ils faudrait faire si jamais ils entendaient des coups de hache sur les arbres.

38

Phanis, sois vigilant. Tu es de garde.

N'aie pas peur de la nuit, les ombres ne doivent pas t'effrayer. Celui qui fait ce qui est juste ne doit avoir peur de personne.

Ce soir, toi et tes compagnons vous protégez la forêt contre ses ennemis.

Préparez votre sifflet.

En montant la garde, vous protégez les arbres. Et tant d'hommes se rafraîchiront sous ces arbres ! maintenant, dans cinquante ou cent ou deux-cents ans.

Quand il y a des jeunes braves comme vous, une forêt devient éternelle. Et les hommes ont une vie meilleure.

39

Le premier soir l'ennemi n'est pas venu. Mais il est venu le deuxième.

On entendit trois coups de hache dans les parages. Celui qui frappait s'arrêta quelques secondes comme pour tendre l'oreille aux alentours. Ensuite il redonna trois coups.

Subitement quinze sifflets ont retenti dans la nuit. D'abord chacun séparément, ensuite ensemble tous les quinze, fort, très fort.

Dans la stupeur, les coupeurs d'arbres ont perdu tous leurs moyens. Où sont-ils partis, par où, personne n'a compris. Ils ont disparu. La forêt est redevenue silencieuse.

Le jour suivant on trouva là une hache et une scie. Personne n'est venu les réclamer. Les Yeusois ont compris dès lors qu'ils ne peuvent plus raser la forêt.

Étant donné qu'ils sont restés de rustres paysans illettrés, la peur amplifie tout. Et plus ils ont peur, plus ils croient n'importe quoi.

Les vieilles expliquèrent ces sifflements comme des vieilles, et dirent que c'était le fait de fantômes. Les plus grands fantômes, comme disent les vieilles, sont dans la forêt.

Les Yeusois, bien qu'ayant souvent marché la nuit, ont cru les vieilles. Cet événement, raconté par les coupeurs d'arbres effrayés, s'amplifia de bouche à oreille. Et comme ces hommes illettrés ne sortaient pas de leur village de rustres, cette histoire circulait jour et nuit. Et plus elle circulait, plus elle devenait effrayante.

Finalement, une partie des villageois a cru que le Verdoyant était hanté.

Par-dessus cette peur est venue la peur de l'autorité. Les Yeusois virent les deux villageois, ceux qui avaient frappé Costas le cueilleur des montagnes, partir menottés en prison, entourés de quatre gendarmes. Nous devons leur arrestation aux enfants qui étaient allés au Petit Village avertir les gendarmes.

Au sommet d'un pin, à un endroit élevé, les enfants ont attaché un tissu blanc, comme un signal. Celui-ci se voit d'assez loin et montre qu'ici il y a des gardiens.

Notre petite équipe de gardes forestiers a fait son devoir. Mais elle ne s'est pas arrêtée là. La garde continue.

Elle est toujours prête !

40

Lambros est venu à la leçon avant-hier, et hier, et aujourd'hui.

Il regarde son horloge et arrive à l'heure précise. L'horloge de Lambros est un poirier sauvage desséché. À dix heures du matin son ombre tombe sur le repère. Alors l'élève se met en route et arrive en courant chez Dimitrakis.

Heureusement l'autre fois il a récupéré les chèvres, sauf une, un petit bouc. Nulle part il ne parvenait à retrouver ce petit bouc noir.

Quand il l'a annoncé au papy, celui-ci s'est mis très en colère.

« Retournes-y, a dit le papy, et trouve-moi le petit bouc. Si je n'ai pas ce petit, c'est tout le troupeau qui me manque ! »

Le lendemain, Lambros repartit très tôt et commença à remonter toutes les falaises. Il chercha dans les buissons, il lança des pierres partout, il siffla, cria « Tsep ! Tsep ! Tsep ! » mais rien. Il était désespéré.

Au moment où il allait abandonner, le petit bouc a surgi d'une touffe de verdure. Il ne bougeait pas, ne bêlait pas ; il se contentait de le regarder.

Il été perdu parmi les buissons sauvages. Il a vécu une nuit dans les chênes verts et les arbousiers, il a en oublié troupeau et berger.

Lambros l'a pourchassé un peu, l'a agrippé par la patte arrière avec son bâton, l'a pris sur son épaule et l'a ramené.

Quand le vieil Athanase l'a vu, lui qui a six milles bêtes, il était bien content.

Après l'avoir attrapé par ses petites cornes et l'avoir amené sur ses genoux, il s'est écrié comme sur un ton fâché :

« Apporte-moi vite le couteau que je le sacrifie ». Le petit bouc bêlait : « maihai… maihaihai… » Et quand il a ouvert la gueule son haleine sentait bon les plantes sauvages.

« Que dis-tu ? » cria le vieil Athanase, en levant la main comme s'il tenait là un couteau. « Tu ne veux pas que je te sacrifie ? Si, je vais te sacrifier, et tout de suite ! Dans les parfums des arbustes tu m'as oublié, hein ; Tu voulais des arbousiers intacts ! C'est bon, je te fais grâce pour aujourd'hui. Mais c'est décidé ! Je te sacrifierai au mariage d'Aphrodo ».

Voilà ce qu'il a dit, et il l'a relâché parmi les autres.

Non, il ne le sacrifiera même pas au mariage d'Aphrodo. Qu'il soit désobéissant ! il sait en tout cas aller à la chasse aux senteurs, il sait trouver le buisson intacte.

Le vieil Athanase l'a dans le cœur. Il paraît qu'un jour il en fera son sonnailler !

41

Aujourd'hui, Aphrodo est venue avec Lambros voir sa fratrie. Elle avait un frère, Lambros, et maintenant ils sont vingt-six !

Les enfants eux-mêmes n'auraient jamais cru qu'ils trouveraient là-haut une sœur si agréable.

Il y a trois jours, elle leur a dit le plus beau conte qui soit. Il parlait d'un château aux portes d'acier avec des clés d'argent : le château de la belle.

Avant-hier elle a chanté à Phanis et Dimitrakis une chanson qui commence par ces paroles : « Ce soir j'ai rêvé ». Elle l'a dite avec les yeux baissés et regardant sa quenouille.

Avait-elle vraiment fait ce rêve ? Il y avait quelque-chose de douleureux dans cette chanson. Mais quand elle a terminé, elle souriait. Et si Aphrodo sourit, tout va bien.

C'est tellement une sœur pour eux qu'aujourd'hui ils l'ont mise à la couture.

— Recouds-moi ce bouton, Aphrodo.

— Recouds-moi le coude qui s'est déchiré.

Bien qu'ils aient appris à coudre dans ce désert, ils voulaient le faire faire à Aphrodo. « Les femmes cousent toujours mieux. »

Aphrodo s'est assise et en a raccommodé deux ou trois. Est-il possible ? des gardes forestiers qui se font raccommoder ! Ensuite elle a pris sa quenouille et a commencé à filer.

« Maintenant elle va nous dire une fable ! » ont pensé les enfants.

Non, elle ne leur a pas dit une fable ; elle leur a dit l'histoire de Yannis d'Yeuse. Une histoire que tous connaissent, petits et grands.

42

Voyez-vous là-bas, au loin, comme des prairies qui jaunissent ? dit Aphrodo,

Là il y avait un pin ; et quel pin ! Il touchait le ciel, pour ainsi dire. Il jetait une ombre noire comme le chrami qui est fait en laine de bouc. Il pouvait abriter tout un troupeau.

Aucun oiseau ne passait par là sans se poser sur sa cime.

Les gouttes de sa résine étaient comme de l'ambre, son bruissement celui d'un fleuve, sa fraîcheur soignait les blessés.

Il paraît que dans son tronc dormait une fée ; c'est ce qu'on dit. Nulle part il n'y avait de pin plus grand ; les plus anciens s'en souviennent. Même papy s'asseyait à son ombre.

Jusqu'à l'année où est arrivé Yannis d'Yeuse, qui l'a taillé à la hache, pour la résine. Et puis l'année suivante, où il l'a taillé encore. Et comme il y prenait la résine depuis deux ans, Yannis a commencé à mesurer tout le bois qu'il aurait s'il le coupait complètement.

La troisième année il l'a abattu. Puis il est allé chez sa maman et lui a dit : « Maman, on va passer un bon hiver. Nous allons brûler la moitié du pin dans la cheminée, l'autre moitié je vais la vendre aux Deux-Villages. »

Il se mit en route pour les Deux villages, pour trouver les artisans et leur dire qu'il avait du bois à vendre. Après un jour et une nuit, il n'était pas arrivé. Trois jours ont passé qu'il n'était pas arrivé. Un mois a passé, il était encore en route.

On dit que, au moment de sa chute, le pin l'a maudit. Et comme il avait la malédiction du pin, Yannis ne pouvait pas sortir de la plaine. Car en le voyant les arbres se mettaient en marche et s'éloignaient. Et le bois entier s'éloignait. Et Yannis restait toujours dans les prairies arides.

Il avait soif, il ne trouvait pas une goutte pour se rafraîchir. Et les étés passaient qui le brûlaient, et les hivers venaient qui le glaçaient. Et Yannis marchait, mais il était toujours au même endroit. Jusqu'à ce qu'il s'écroule.

On a fait une chanson qui raconte toute cette histoire, avec une mélodie. Seulement les paroles, je ne les connais pas, vous les trouverez dans les livres. Car cette histoire est maintenant dans les livres.

La chanson de Yannis d'Yeuse, voici comment les livres nous la disent…

44

De tous les enfants c'est Panos qui aime le plus l'eau. Il s'assit sous la fontaine le corps dévêtu et se baigne. S'il trouve une citerne en chemin, il est capable de se déshabiller et d'y plonger.

M. Stéphane l'a surnommé Merle-Panos.

Le merle d'eau n'est-il pas l'oiseau se déchaîne pour l'eau ? S'il entend de l'eau qui coule, il siffle dans sa cage. Et si Panos entend de l'eau, il bondit et devient fou de joie.

Dès qu'il a entendu qu'on irait au moulin pour la farine, quelle fête il a fait !

« Moi, dit-il, je me déclare meunier, moi ! »

Àpartir de là il ne pense plus qu'à s'assoir nu sous la pluie du moulin, là où les gouttes jaillissent. Il l'a déjà fait une fois, et il

n'oublie cette fraîcheur.

Les femmes des bûcherons ont préparé le pain des enfants contre paiement. Par contre pour le blé, ils doivent le porter eux-mêmes à moudre au moulin.

Ils ont envoyer chercher une mule chez les bûcherons. Le matin Panos, Kaloyannis, Mathieu, Costakis et Phanis se sont mis en route. Cinq meuniers.

Pour la route ils se sont renseignés dès la veille et ils savent où aller ; ils ont bien noté les indications. Après ils ne peuvent pas se tromper puisqu'ils ont avec eux un guide précieux, la mule.

Celle-ci va toute seule au moulin. Elle comprend comme une personne. Elle sait maintenant où veulent aller les enfants. C'est un animal qui marche d'un pas assuré au bord des précipices. Il voit la nuit, et se souvient de tous les chemins où il est passé dans le noir.

Et sa cloche de cuivre résonne si bien dans les ravins !

Ils avaient marché environ une heure.

« Vous entendez, les gars ? » dit Costakis en s'arrêtant. Les autres s'arrêtèrent aussi pour écouter. Un bruit leur parvenait.

« De l'eau ! » dirent les enfants.

Immobile, Costakis tendit l'oreille et comme il entendait une cascade, il s'écria ravi :

« La Roumèle ! »

Comme à l'annonce d'un bon ami qui arrive, ils dévalèrent la pente pour la voir au plus vite.

C'était la Roumèle. Elle descendait fièrement et ses eaux grondaient.

Sur chacune de ses rives les platanes jouissaient de l'eau. Sur les côtés d'autres arbres se penchaient pour boire.

Ici la rivière s'élargissait pour former un étang, on y voyait au fond jusqu'au plus petit caillou.

Ailleurs il y avait des gradins de pierres brillantes. L'eau descendait les marches en faisant des cataractes blanches.

Le temps de profiter du panorama, ils ont vu Panos déshabillé qui entrait dans l'eau.

« Non, non ! lui criaient-ils ; tu vas avoir froid. Sors de là ! »

Panos y allait d'autant plus. Il battait l'eau de ses mains, s'éclaboussait le corps, plongeait la tête dans l'eau. Il riait et projetait une pluie de gouttes d'eau dans les airs.

« Vous avez peur ! Ouhou, vous avez peur ! » criait-il en les éclaboussant.

Costakis a commencé à enlever ses vêtements. Il se tenait debout sur la rive, tout nu.

« Tu vas plonger, Costakis ? Saute ! Allez, courage ! Quoi, tu ne sautes pas ? » lui criaient-ils.

Costakis a mis le pied dans l'eau mais il s'est arrêté terrifié ; il la trouvait froide. Il a fait demi-tour mais Panos, l'attrapant par le bras, l'a tiré dedans et l'a fait plonger tout entier.

Au premier plongeon Costakis a été saisi. Il a cru attraper une pneumonie et trépasser ! Mais aussitôt il a compris que c'est sa

peur qui lui donnait froid, pas l'eau. Sur le coup il a senti le froid, maintenant il sentait la fraîcheur et le bien-être. Il s'est mis à asperger les autres.

« Ben voyons, même Costakis nous éclabousse maintenant ! » ont pensé les trois autres.

Ils se sont déshabillés aussi pour sauter à l'eau.

Le ravin leur renvoyait leurs rires et leurs cris en écho. Deux merles d'eau qui avaient eu peur au début sont revenus tout prêt se mouiller. Les platanes ont entremêlé leurs branches par-dessus pour faire un arc vert. L'eau était claire comme le diamant ; elle sortait du cœur de la montagne.

Roumèle, fraiche Roumèle !

« Et maintenant comment est-ce qu'on va se sécher ? » demande Costakis, une fois sorti de l'eau.

Bien-sûr ils n'avaient pas des serviettes avec eux. Ils sont donc allés auprès de celui qui sèche et réchauffe les pauvres et les démunis, le soleil.

Tout en restant au soleil, ils se frottaient vigoureusement la peau avec des feuilles de platane, de chêne et de lentisque. Ils se sont séchés ainsi et se sont rhabillés.

Leurs pensées n'avaient pas quitté la baignade ; ils ne pouvaient pas à l'oublier. Ils étaient devenus légers ; ils se sentaient eux-mêmes comme des feuilles, de l'eau, l'air.

Qu'est-ce qu'ils ont bien fait d'oser ! Mais tout ça grâce à qui ? À Merle-Panos.

« Venez, venez qu'on le soulève » ont-ils dit.

Ils l'ont soulevé haut en lui criant « Hourra ! »

La clochette de la mule qu'on entendait plus loin leur a rappelé qu'il était temps d'aller au moulin.

45

Du meunier de ce moulin, on dit qu'il ne dessaoule jamais. Son nom est Père-Coukis.

— Père-Coukis, lui dit Costakis, on est venus pour te faire moudre deux sacs de blé.

— Déch… moul… fit le meunier.

Ça voulait dire ceci : « déchargez-le qu'on le moule ».

Il est encore bourré !

Les enfants dénouèrent et posèrent les deux sacs. Panos demanda au meunier :

« À quelle heure ça sera fait, pour qu'on sache ? » Le meunier ne répondit pas. Il avait bu autant ce qu'il fallait pour ne plus entendre grand-chose. Peut-être qu'il a entendu, mais vas-y que sa langue est emmêlée !

De temps en temps il éternuait puis se disait à lui-même : « t'soué », c'est-à-dire : « à tes souhaits ».

Plus tard il s'est souvenu de la question qu'on lui avait posée, et a répondu :

« f'ra… ment… nu… » c'est-à-dire : « on le fera le moment venu ».

Pour bien faire, la femme du meunier est venue prendre les sacs. Elle est très efficace. C'est elle qui tient le moulin. Mais elle a tellement honte de son méchant homme qu'elle reste la tête basse devant les visiteurs.

Elle jeta un regard à l'ivrogne et un autre aux enfants, comme pour dire : « voyez à quoi en est réduit un homme à cause du vin ! » Et elle a poursuivi son travail.

Père-Coukis essayait d'enfiler son gilet sans y parvenir ; Il le portait à l'envers. Il essayait aussi de chanter une chanson sans succès ; il l'oubliait et éternuait.

Malgré tout il voulait enfiler le gilet, et terminer la chanson. Il recommençait :

Cinq fois il a éternué, mais il continuait ; jamais il ne perd son courage. Puis il a regardé les sacs, les meules et les tamis, s'est retourné et a dit aux meubles :

« Si je bois encore une goutte, traitez-moi tous d'ivrogne. » Pas une goutte, mais quatre cent gouttes qu'il boira !… l'après-midi en allant au bistrot.

46

Après avoir mangé, Phanis a dit :

— On va jusqu'au sapin là-haut ?

Àun endroit il y avait un sapin, tout seul.

— Allons-y, ont dit les enfants.

— Et quand-est-ce qu'on retourne au cabanes ? a demandé Mathieu.

— On rentrera tard dans l'après-midi, a dit Costakis. On prendra la farine, et on rentrera le soir.

— On prend aussi notre sacoche, a dit Kaloyannis, peut-être qu'on aura faim.

Ils ont pris leur sacoche, leur gourde et leur bâton et se sont mis en route. C'était une montée difficile ; Cependant avec les forces qu'ils avaient prises lors du bain, ils étaient parés pour les grands voyages.

Ils se sont arrêtés à plein d'endroits. Ils ont chassé des insectes et des lézards, ils ont jeté des pierres en contre-bas et ils ont repéré des plantes qu'ils n'avaient jamais vues. À un moment ils ont fait une pause et se sont extasiés devant cinq-six beaux arbres qui étaient énormes, avec un tronc robuste.

« Ce sont des châtaigniers ! » s'écria Panos qui les a reconnus.

Ils se sont alors rapprochés dessous pour chercher du regard dans leurs branches vertes. Mais les châtaigniers n'étaient pas greffés et portaient des fruits sauvages immangeables.

Au moment de partir ils ont pensé au panier du cueilleur de châtaignes, qui passait devant l'école en criant…

Finalement ils sont arrivés au sapin.

Qui leur aurait dit que le sapin ressemble au lustre de l'église ? En le regardant ils voient sur ses fières branches quelque chose comme des cierges blancs. C'est son fruit ; On en tire le goudron végétal.

Tous les arbres sur terre ont des formes irrégulières. Mais en montagne le cyprès et le sapin se tiennent tout droit. On en fait des mâts de bateau.

Ici en montagne le sapin se moque bien de l'hiver. Il supporte beaucoup de neige. Il ploie, à croire qu'il va casser, mais reste toujours droit et se fâche contre le vent qui lui cherche querelle.

Il ne daigne pas pousser à basse altitude. Il faut monter en altitude pour le rencontrer.

En regardant plus haut vers la montagne, les enfants ont vu une forêt entière de sapins tout droits.

Nul ne sait pourquoi ce solide sapin-là est venu pousser ici tout seul.

De là-haut ils voyaient le Verdoyant en contrebas et ont reconnu l'endroit où ils ont leurs cabanes.

Ils voyaient des plateaux et des gorges, ils voyaient le sommet de la montagne, pointu et dénudé, et ses deux autres sommets plus petits, les Trois-Pics.

Ils voyaient le monastère qui blanchissait au loin, et quelque chose de noir qui marchait sur le plateau, les chèvres de Lambros. Ils auront des choses à raconter…

Phanis n'a pas encore coupé son bâton ? Ça fait maintenant un moment qu'il est parti en chercher un, et il n'est pas encore revenu.

— Vas-y Panos, et rappelle-le.

— Phaaaanis ! Phaaaanis !

— Il est parti par en bas, dit Mathieu, là où on voit les arbres. Il a dû s'assoir à l'ombre.

Deux d'entr'eux se sont levés pour partir vers le bas.

Ils ont cherché dans les arbres et les buissons, ont appelé ensemble, mais n'entendant pas de réponse ils ont supposé qu'il leur faisait une farce.

— Allez Phanis, disaient-ils, tu es caché quelque part !

Àleurs appels répondait un petit oiseau qui lâchait quelques gazouillis et s'enfuyait. Ensuite le silence reprenait place.

— Peut-être qu'il s'est endormi quelque part ? dit Costakis. Ils sont alors descendus très bas. Ils ont vu quelques gros rochers et deux petits arbres qui sortaient des crevasses. Ils ont cherché aussi là derrière ; rien.

— Impossible qu'il soit près d'ici, ont-ils pensé. Peut-être qu'il est retourné au moulin.

Mais enfin pourquoi les a-t-il laissés ? Ils ne savent pas quoi dire.

Ils rebroussent chemin vers le sapin pour prévenir qu'ils ne l'ont pas trouvé. Et pendant qu'ils montent, ils n'ont l'esprit tranquille du tout.

47

Phanis s'était attardé un peu en contrebas du sapin ; il voulait se couper un bâton.

De là où il était, il regardait au loin comme toujours. Il a vu les coteaux suspendus, les plantations de pin et de sapins tout droits, et alors l'envie l'a pris d'aller quelque part, ailleurs ; en haut pour voir de nouveaux endroits au loin.

Depuis des jours il pense monter en un lieu très haut pour contempler le soleil qui plonge dans la mer.

« Qu'est-ce qu'on voit de ce rocher dressé là-bas ? Peut-être la mer, s'est-il dit en lui-même… peut-être des villes, des villages avec leurs clochers… Quel drôle de rocher ! Comme il se tient debout ! Est-ce que quelqu'un est déjà monté là ? »

Phanis va y monter.

Au moment où les autres l'appelaient, il était loin. Il avançait, encore et encore.

Si quelqu'un l'avait vu, il se serait demandé : « Où va cet enfant tout seul ? »

En chemin, Phanis ne regardait rien. Il ne faisait attention ni aux arbres, ni aux lézards verts comme fraîchement peints qui

s'enfuyaient sous les buissons.

Un merle tout noir au bec jaune est venu se poser sur une branche devant lui. Une autre fois quelle bonheur ç'aurait été pour Phanis ! Combien il aurait voulu l'attraper ! Maintenant c'est à peine s'il le regardait.

« Je vais monter au sommet, réfléchissait-il. Je vais voir le soleil qui va se coucher. Ça sera immense… il y aura des nuages rouges et dorés autour. Il y aura aussi les montagnes au loin ; il y aura aussi la mer… et peut-être des bateaux ».

Pendant qu'il réfléchissait à tout cela il a perdu son chemin. Ça s'est passé comme l'autre fois quand il est allé chez les Valaques.

Le sentier qu'il suivait a disparu, on ne le distinguait plus. Il aurait fallu qu'un troupeau de chèvres passe par là.

Il a essayé de le trouver à droite et à gauche mais il ne voyait que de la broussaille, pas de sentier.

Est-ce qu'il faut avancer encore ? Il a marché plus loin. Il regardait avec attention pour discerner un sentier quelque part, ailleurs. Et comme il n'en trouvait pas il a avancé, déterminé, en descendant le coteau pour arriver en bas de celui-ci.

« Forcément le coteau va m'amener au pied du rocher », pensait-il.

En effet, il est descendu dans un vallon. De là il s'est vite retrouvé sur le versant opposé, sur lequel s'élevait le rocher dressé.

« Maintenant il n'y a plus d'obstacle, a-t-il pensé. Je vais monter par ici. »

De loin il aurait vu la chose différemment, et en effet c'était tout autrement.

Il se trouvait bien au pied du rocher et il pouvait monter jusqu'à mi-hauteur.

Mais au-delà ? De grosses pierres, dressées à pic comme prêtes à tomber, ceinturaient le rocher. Il aurait fallu que Phanis en escalade plusieurs. Mais s'il réussissait à grimper des pierres aussi énormes, quand parviendrait-il là-haut ? Et quand redescendrait-il ?

C'est alors qu'il a commencé à réaliser qu'il était allé loin et que le temps avait passé.

Sur les sapins le soleil jetait une lumière rouge, indiquant qu'il était tard et qu'il fallait rebrousser chemin. Retourner au sapin ? Il fallait refaire tout le chemin parcouru — remonter tout ce qu'il avait descendu, et redescendre tout ce qu'il avait monté.

Mais maintenant les enfants seront certainement partis, en train le chercher partout. Peut-être qu'ils viennent par ici ?

Phanis s'est mis à crier.

Il n'entendait rien. « Il doivent être retournés au moulin », s'est-il dit en lui-même, et il a crié de nouveau :

« Costakis, Mathieu… les gaaaaars ».

Il a tendu l'oreille dans pour écouter tout ce désert alentour.

Dans le silence il a entendu un bruit lointain, un souffle, comme le vent, comme de l'eau. Ce bruit venait de l'autre côté du rocher, d'en bas.

Phanis a avancé dans cette direction et a observé. Il a vu sur sa gauche une défilé abrupt et profond. Et en bas, tout au fond, il a vu se dessiner une rivière.

Il a vu encore que de l'eau jaillissait en abondance d'une faille dans la falaise, un jet gros comme une racine d'arbre, pour se déverser dans la rivière. Elle tombait d'une brasse de haut en belle cascade, avec fougue et bruyamment.

De nombreux arbres verts et touffus cachaient la rivière. Et sous les arbres Phanis a distingué des maisons blanches.

Ah, quelle grâce ! Voilà donc qu'il va trouver des gens.

Il part sans perdre de temps.

Il suit des sentiers, les perd, en trouve d'autres.

Il descend en sautant. Il risque parfois de tomber dans le précipice, mais la joie le fait avancer léger comme un chevreau.

Il est arrivé aux platanes et près de l'eau. Ici aussi c'était le désert !

Son envie de voir des gens l'avait fait prendre les grandes pierres blanches pour des maisons construites sur l'autre bord de la rivière.

Non, ici il n'y avait pas âme qui vive. Que feraient des gens dans cet endroit sauvage ?

Quel écho ! le bruit de l'eau fait écho dans le défilé…

Et maintenant ? Est-ce ici qu'il va passer la nuit ? Ou bien va-t-il partir pour trouver des gens ? Mais il est très fatigué. Il fait

une pause pour profiter des dernières lueurs du jour qui s'éteint. Dans peu de temps, tout sera noir.

48

Ces pierres qu'il voyait jusqu'alors lui avaient tenu compagnie. Maintenant, il faisait nuit et il était tout seul. Le soleil qu'il voulait voir avait été englouti par les ténèbres.

Ses compagnons étaient loin. Tous les autres, loin aussi. Les discussions, les chansons, les cabanes, loin elles aussi. Et lui-même très loin du monde entier.

Qu'il entende au moins le pas d'un homme, le sifflement d'un berger, les gazouillis d'un oiseau, rien que ça !

Mais tout a disparu.

Les ailes noires qu'il voit voler dans l'air, il sait que ce sont des chauves-souris.

Et le hibou qui hulule à cet instant, Phanis le connaît aussi. C'est l'oiseau de la nuit, qui regarde avec des yeux jaunes de chat. Est-ce que le hibou hulule après lui ?

— Tu n'aurais pas dû laisser tes copains, lui dit une voix dans sa tête.

— Non, je n'aurais pas dû les laisser, se répond Phanis à lui-même.

Et puis il réfléchit :

« Est-ce que je les ai laissés par méchanceté ? Je voulais voir les nuages dorés ».

L'eau bruisse dans le noir. Non, il ne peut pas supporter cette angoisse. Il se lève et avec son bâton il avance au bord de la rivière.

Il a dépassé les grandes pierres et il est arrivé près de deux petits arbres. Dessous il y a un buisson tendre qui semble inviter à s'y blottir.

Et les deux arbres s'inclinent au-dessus, comme pour dire à Phanis : « Viens ici, nous allons te protéger ». C'est là que Phanis s'est réfugié.

Dès qu'il s'est recroquevillé, sa sœur Maroula lui est venue à l'esprit. Il lui semblait qu'ils jouaient… Un papillon posé sur une feuille ouvrait ses ailes et semblait s'endormir. Et quand ils s'approchaient pour l'attraper, il s'échappait.

Ensuite il a vu sa mère qui allait et venait dans la maison ; toute consacrée au rangement et aux bons soins. Il voulait leur parler à toutes deux. Il lui semblait qu'elles l'appelaient : « Phanis ».

Peut-être s'est-il endormi ? Non. Une boule de chagrin s'était accumulée dans sa gorge. Cette boule a éclaté en sanglots.

Phanis a pleuré. Combien il a pleuré, seule la nuit le sait. Mais quand ses larmes ont séché, c'est un autre Phanis qui s'est mis à penser ; celui qui était garde forestier.

« N'as-tu pas honte de pleurer ? Toi qui as gardé la forêt. Toi qui as veillé la nuit avec les autres enfants ». Ainsi lui parlait une

petite voix.

Et de nouveau elle lui a dit : « Tu es faible d'esprit, Phanis. L'autre fois, quand le molosse a bondi sur toi, tu t'es découragé. »

« Quand tu as vu le vieux Costas blessé, tu t'es évanoui. Mais Dimos n'est pas comme ça ; Andréas n'est pas comme ça ; Il faut que tu sois un garçon courageux ».

Et peu après la petite voix lui a dit : « Attends que le jour se lève ».

Maintenant Phanis ne pleure plus. Ses yeux ont séché. Comme s'il avait pris du courage.

Il a pris sa sacoche et a senti quelque chose dedans. Il a aussi sa gourde ; il a du pain et de l'eau. Ensuite il a caressé le buisson des deux mains ; et figure-toi, le buisson le caressait aussi ; c'était un lentisque tendre et touffu.

Phanis s'est allongé sur ce lit parfumé. Par deux fois le sommeil lui est venu, et les deux fois il a sursauté, effrayé. Finalement il s'est endormi.

49

Au cabanes, quand les autres sont rentrés du moulin et ont annoncé qu'ils avaient perdu Phanis, un grand désarroi est tombé sur les enfants.

Les plus faibles se sont mis à pleurer. Spyros et Georges voulaient pleurer en cachette.

Les plus forts ont réfléchi à ce qu'ils allaient faire.

Andréas a caché son inquiétude et a commencé à demander tous les détails. Costakis lui a expliqué le « où », le « quand » et le « comment ».

« D'abord Panos l'a cherché alentours avec Mathieu, dit Costakis. Ensuite on est tous descendus par là. On s'est demandé s'il fallait retourner au moulin ou avancer vers le défilé. On a essayé vers le défilé mais il n'y avait pas de sentier.

« On est montés sur des promontoires, on a appelé, appelé, rien. On a continué, mais on a constaté que le soleil allait se coucher. Fallait-il retourner au moulin, fallait-il rentrer ? »

— On va y retourner demain à l'aube, a dit Andréas. Allons vite nous coucher.

— Mais on ne t'a pas tout dit, Andréas, a ajouté Mathieu.

— Il y a quelque chose d'autre ?

— Oui, il y a autre chose que tu ne sais pas.

Et à voix basse et tremblante il a ajouté : « Phanis est allé au rocher du Maure ». — Quel rocher du Maure ? a demandé Andréas. C'est le rocher dont nous a parlé la vieille ?

— Tout près du moulin on a croisé un vieux avec un bonnet noir sur la tête. Il ressemblait à un moine, mais il portait des vêtements vieux et usés.

— Grand-Père, on lui a dit, peut-être que tu es passé par le défilé ?

— Oui, il nous a dit.

— Tu as peut-être vu un enfant ?

— J'ai vu un enfant de loin, il a dit.

— Où ?

Le vieux n'a pas répondu tout de suite. Il y réfléchissait quand même pas mal et nous regardait.

— Ça me fait peur de vous le dire. Voilà, je l'ai vu au rocher du Maure.

— C'est quoi le rocher du Maure ? on a demandé.

— C'est le rocher du Maure, il a répondu, et n'en demandez pas plus. Et il est parti en faisant le signe de croix.

Alors Costakis s'est mis à parler : « Tu te souviens, Andréas, ce que nous a dit la vieille Charmène ? Elle nous a dit que quelque part près d'ici il y a un rocher hanté, par un Maure ; et il a attrapé beaucoup de gens. Elle nous a dit un truc de ce genre ».

Alors tous se sont tus. Peu après ils se sont levés pour aller se coucher. Mais aucun d'eux n'a vraiment pu fermer les yeux.

Andréas se retournait sur son matelas. Deux ou trois fois il est sorti voir. Inquiet, il guettait la lueur qui annoncerait l'aube par-dessus les montagnes.

50

Àla pointe du jour les compagnons de Phanis de la veille se sont mis en route, et avec Andréas en plus.

« On va prendre un raccourci, a dit Andréas. Allons directement au sapin, par ici. »

Ils ont pris au travers et sont arrivés au sapin.

De là Andréas a bien observé les lieux, vers le haut.

« Évidemment, a-t-il dit, d'ici Phanis ne se sera pas aventuré vers le bas. Il sera parti vers les sommets, j'en suis sûr. Donc on va aller par ici. »

Ils ont avancé entre les hêtres et les yeuses, hors sentier, ouvrant eux-mêmes le chemin qui devrait les mener au devant de Phanis. Et quel chemin était-ce ?

Ils sont arrivés en haut de précipices sauvages et dénudés. Ces précipices descendaient profondément et dessinaient le grand défilé. La voix y faisait écho.

Du regard on pouvait voir ce terrible précipice tout entier.

« Et si Phanis avait glissé là quelque part et était tombé au fond ? »

Chacun s'était fait cette remarque, mais ils avaient peur d'en parler aux autres.

Ils sont montés haut sur le rebord du défilé. Ils se sont penchés pour voir en bas mais avec beaucoup de précautions, s'agrippant aux pierres ou à une racine.

Ils ne pouvaient rien voir. Ils ont crié, mais leur voix descendait dans le chaos du défilé, ricochait sur les pierres, remontait ensuite et l'écho leur répondait : « Phanis ! » Comme pour leur dire qu'il valait mieux perdre espoir.

Par où aller ? Descendre au fond de la cluse ? Ils mettraient leur vie en danger. Monter sur l'escarpement et avancer vers les sapins ? Rebrousser chemin et prendre une autre piste ?

Ils se sont arrêtés pour réfléchir. Dans ce lieu sauvage, leur courage diminuait, il n'était plus celui du départ.

Ils ont décidé de retourner plus bas, là où ils avaient laissé les arbres, et de là prendre un autre chemin.

Ils ont fait demi-tour et ont marché, soucieux. Ils allaient l'un derrière l'autre. Personne ne parlait. Ils avaient le cœur lourd. Phanis n'a jamais fait de mal à aucun d'eux ! Et maintenant il disparaîtrait comme ça ? Ils rentreraient à la maison sans lui ?

— Les gars ! a dit soudainement Andréas, s'arrêtant.

Les cœurs ont fait un bond dans les poitrines des autres.

— Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que tu as vu ? lui criaient-ils.

— Rien, je n'ai rien vu ; mais dites-moi une chose. La première fois que nous sommes allés au Petit Village, qui d'entre nous a donné ses chaussures au savetier pour y mettre des clous ?

— Moi, dit Mathieu.

— Moi aussi, dit Dimitrakis.

— Il vous a mis combien de clous aux talons ? Vous vous rappelez ?

— Quatre.

— Pareil pour moi.

— Mais il en a mis quatre à tout le monde ? Vous vous souvenez ?

— À Georges il en a mis six, dit Mathieu. Georges en voulait plus. Et six à Phanis.

— Et six à Phanis ? a crié Andréas. C'est sûr ?

— Oui, je m'en rappelle.

Alors Andréas a dit en se baissant prudemment au sol : « Là, les six clous de Phanis ».

Ils se sont baissés pour voir une trace de pas imprimée sur la terre molle. Elle était si nette qu'on pouvait compter tous les clous.

— Il est passé par ici, a dit Andréas.

Ils ont tous commencé à sauter de joie.

— Doucement, dit Andréas, Doucement, ne me les effacez pas. Marchez prudemment. La première empreinte va nous guider. Vous avez vu ! Le pied est tourné par ici. Ça veut dire qu'il est allé par ici. Mais où est-ce qu'il a bien pu aller ? Peut-être vers ce rocher ?

Il montrait le rocher du Maure.

Ils l'ont regardé sans savoir que c'était le rocher du Maure. Et ils sont allés dans cette direction en cherchant d'autres empreintes.

51

Phanis s'est réveillé en pleine nuit. Ah, comme il a eu peur ce coup-ci !

Il avait l'impression que les arbres se mettaient à avancer sur lui. Il les voyait changer de forme, devenir des silhouettes noirs s'apprêtant à le saisir.

Le froid le poussait à se blottir contre le buisson. Il enfonçait son visage dans son feuillage, mais de nouveau il tournait la tête brusquement pour voir si des ombres noires arrivaient.

Si seulement il avait un vêtement ! Un moment il a eu l'impression que sa mère lui mettait doucement, des pieds jusqu'au cou, une couverture douce et chaude. Il a tendu la main pour la saisir mais n'a rien trouvé.

Il a froid et il veut bouger. Mais à peine s'est-il levé qu'il se blottit de nouveau : il a vu d'autres ombres qui arrivent, par là.

Maintenant toutes les étoiles sont dans le ciel, comme l'autre fois. Mais ce soir Phanis ne les voit pas.

Il est dans un tel état qu'il se rappelle mille et une choses. Elles lui viennent à l'esprit toutes en même temps : les jeux auxquels il a joué, ses cours de l'année écoulée, un fruit qu'il a coupé et mangé étant petit ; un nid qu'il avait trouvé… Tout va et vient dans sa tête, comme les fourmis dans la fourmilière. Sa tête bourdonne.

Ses paupières sont brûlantes et gonflées. Il a très envie de dormir.

Finalement le sommeil l'a pris. Cette fois il a été plus profond. Phanis aura dormi cinq ou six heures d'affilée. Il sentait dans son sommeil qu'il avait froid, mais il ne pouvait pas se lever.

Quand il a ouvert les yeux il a oublié tout son malheur. Il a vu le jour. Il a vu les arbres dorés par le soleil. Tous le regardaient, comme des amis. Des oiseaux lui parlaient ; l'eau ne grondait plus sauvagement comme pendant la nuit ; elle chantait.

Son buisson n'était plus noir ; il avait une belle couleur vert profond et il brillait. Ses deux petits arbres, deux yeuses touffues et rondes, lui disaient : « Nous sommes là, Phanis ».

Il s'est levé, il a couru un peu dans les parages et il est revenu.

Il avait très faim ; il a ouvert sa sacoche et a trouvé son pain et ses quelques vivres.

Tous ses espoirs sont revenus.

Voilà, juste en tendant la main il lui semblait qu'il pourrait toucher les cabanes. Il a bien mangé et bu l'eau de sa gourde.

Ensuite il s'est un peu laissé aller à regarder la rive d'en face.

Il réfléchissait : « je me lève, je reprends le même chemin, j'avance, j'avance en cherchant seulement le sapin. Si je trouve le sapin de là je sais comment aller jusqu'aux cabanes. Et d'un seul coup je les trouve devant moi ».

Il regardait le grand côteau qu'il avait parcouru hier, il regardait les cailloux, la terre rouge, les petits buissons.

« Tiens, s'est-il dit soudain, qu'est-ce qui descend là ? Des chèvres ? »

C'était ses camarades. C'était Andréas et les quatre autres garçons. Oui, ils venaient le chercher…

Il n'a pas pu parler tout de suite. Il agitait les mains en l'air comme deux grandes ailes. Il s'est précipité dans la montée ; D'un bond il voulait arriver en face. Ensuite il s'est arrêté et les a appelés, à grand cris.

Les enfants l'ont entendu. Alors, Phanis d'une rive et ses camarades de l'autre rive, tous se sont mis à descendre dans une course folle vers la rivière, pour se rejoindre. Ils sautaient, faisant tomber la terre et les cailloux. Des cris de joie résonnaient dans le défilé : « Ici, ici ! Par ici, viens, viens ! »

52

Cette journée fut la plus belle de toutes. Jamais ils n'aimèrent autant Phanis que ce jour où ils le retrouvaient.

Ils sont inséparables aujourd'hui. Ils sont allés tous ensemble voir l'eau qui jailli du rocher ; Ils sont descendus tous ensemble aux platanes. Chacun aurait donné sa vie pour les autres.

L'après-midi venu, ils ont décidé de rentrer.

— Dis-nous, Phanis, tu es monté sur un rocher hier ? a demandé Andréas.

— Oui, a dit Phanis, et il a montré le rocher.

Ils se sont tous retournés et ont regardé cet étrange sommet ; ils ont pris peur. C'est donc ça le rocher du Maure ! Ils l'ont bien

observé jusqu'à la pointe.

— Tu es monté jusqu'en haut ? a demandé Andréas.

— Non, je me suis arrêté plus bas. Je ne pouvais plus monter.

Andréas a dit alors :

— On va y monter tous ensemble.

— Andréas ! a fait Costakis terrifié.

— Toi tu te rappelles les paroles de la vieille Charmène et tu as peur, a dit Andréas. Mais dis-moi, Phanis y est bien allé au rocher du Maure ? Et pourtant il est là avec nous. Il ne lui est rien arrivé. On ne va pas se laisser intimider comme les grand-mères. »

— Et s'il nous arrive quelque chose ?

— On est cinq, a dit Andréas.

Ils ont tous suivi.

Ils gravissaient le rocher à grand peine ; ils manquaient de souffle et se sont arrêtés deux fois pour respirer.

Quand ils sont arrivés aux rocs, il leur a fallu marcher tout autour pour trouver un passage au travers, tant étaient serrées les énormes pierres qui entouraient le rocher. On aurait dit qu'elles s'étaient dressées là exprès pour faire barrage.

Des yeuses poussaient entre deux. Des oiseaux sauvages au bec crochu sortant des trous s'envolaient dans les airs.

— Allons-nous en, dit Costakis, on ne peut pas passer.

Costakis a peur du fantôme. Il se rappelle les paroles de la vieille Charmène comme s'il les entendait. Il se souvient du vieux près du moulin qui a fait un signe de croix au sujet du rocher du Maure.

Tandis qu'il marche, il réfléchit : « Qu'est-ce qu'on vient chercher ici ? Ça a l'air d'un lieu hanté ! Le défilé tout autour, le côteau infranchissable, les grandes pierres qui gardent le Maure. Il doit être là, sur la pointe ; il doit dormir… il va nous entendre en train de monter… il va surgir. Il nous attrapera, nous jettera au fond de je ne sais quelle caverne obscure. Pour des années et des années… »

— Allons-nous en, dit Costakis, on ne peut pas passer.

— On passera, dit Andréas.

Costakis a fini par se taire. Depuis qu'ils sont venus vivre en forêt, il prête attention à ce que dit Andréas. Mais aujourd'hui il le voit comme supérieur. Aujourd'hui la parole d'Andréas est un ordre. Qui a retrouvé Phanis ?

Costakis a suivi.

Entre deux pierres Andréas a trouvé une crevasse remplie de petits arbustes. Il l'a d'abord sondée soigneusement avec son bâton, a posé le pied dedans, est monté sur une pierre plus haute, et de là il a sauté en bas.

— Venez, venez, a-t-il crié, ici ça passe.

Il est monté de nouveau sur la pierre et a aidé les autres. Ils ont grimpés l'un après l'autre. Par là ils avançaient plus librement vers la pointe.

Mais à la pointe ils ont de nouveau trouvé quelques grandes pierres. Celles-ci étaient très différentes. Elles étaient noires…

— À coup sûr c'est la caverne du Maure ! Il doit être assis au sommet pour observer tout autour. On est des inconscients ! Qu'est-ce qu'on vient chercher ici ? ont pensé deux ou trois des jeunes voyageurs. S'ils le pouvaient, ils feraient demi-tour : maintenant ils ressentent la terreur. Leurs petits cœurs battent violemment, comme celui d'un lièvre.

Ils ne veulent plus avancer. Ils marchent avec difficulté. À chaque instant ils s'attendent à voir une pierre se redresser, lentement.

Arrivés à la pointe, il n'y avait rien. Les pierres ici étaient des pierres comme toutes les autres. Ils les ont bien regardées, ils les ont écoutées, ça restait des pierres.

Où donc est le Maure ?

Au lieu de voir le Maure là-haut, les enfants ont vu un spectacle rayonnant.

Là-bas tout au fond, très très loin, la mer étale attendait le soleil, le soleil de Phanis.

Le soleil descendait vers la mer, il grossissait et rougissait. Les montagnes avaient les sommets rouges. Les nuages brillaient de lumière.

Est-ce que ce sont des petits nuages là qui flottent dans l'air ou bien des angelots ? Personne ne sait.

Le soleil s'est dilaté encore, il a rougi totalement, il a touché l'eau. Et après avoir contemplé le monde un instant, il a sombré.

C’est pour cet instant de beauté que Phanis s’était perdu.

53

Les enfants descendent en vitesse. Ils se pressent car ils vont être pris par la nuit. Voilà, ils ont quitté le rocher du Maure.

Ils ont traversé les vallées, sont arrivés sur le chemin où ils avaient vu les pas de Phanis, et ils avancent à grands pas vers le Sapin.

De là ils couperont encore au travers, ils arriveront rapidement aux cabanes et ils y ramèneront Phanis que tout le monde attend.

— Qu’est-ce qu’ils doivent attendre ! dit Mathieu.

— On a tardé, beaucoup tardé.

— On a tardé, mais qu’est-ce qu’on a vu !

— Tu as vu comme le soleil était grandiose ?

— Quand il a touché la mer, il frémissait.

— Regardez, les nuages ! Vous avez vu ?

Alors que le soir tombait, les nuages dans le ciel rougeoyaient ; ils prenaient encore la couleur du soleil disparu, mais lentement eux aussi s’assombrissaient.

— Regardez les gars, à quoi ressemble le rocher du Maure de loin. On dirait un homme ! a dit Mathieu.

Ils se sont retournés pour regarder le rocher du Maure qui noircissait dans la pénombre. Au sommet on voyait vraiment une tête, un front, un nez large, une bouche et deux lèvres épaisses.

De près ces pierres n'évoquaient rien. De loin cependant elles formaient un visage, comme un visage de Maure. C'est donc pour ça que les vieilles croyaient qu'un Maure y habitait !

Ce n'est pas le premier rocher comme ça. Beaucoup de pierres ressemblent de loin à des visages humains ; une vieille peut les prendre pour des fantômes ; un enfant peut en avoir peur.

Un enfant, mais pas un homme comme Andréas, Phanis, Mathieu, Kaloyannis, Costakis.

Pas ceux qui ont osé monter voir.

Et maintenant ils rigolent des propos de la vieille Charmène ! Ils sont où les feux du Maure ? Il est où le Maure ? De loin ils regardent le rocher et lui crient :

— Eh, monsieur le Maure !

— Tu devrais mettre ton bonnet, Tonton-Maure !

— Tu peux sortir ta pipe, Papy-Maurice !

— Bonne nuit, Papy-Môôôrice !

54

Ils sont arrivés à neuf heures du soir.

Vingt enfants ont couru vers Phanis et l'ont soulevé au bout de leurs bras. Ils voulaient tout de suite savoir où il était allé et ce qu'il avait vu. Comment il s'était perdu et comment on l'avait retrouvé. Tout le monde l'interrogeait en même temps.

— Doucement ! a dit Phanis, je vous raconterai après.

— On va vous dire pour le Maure, a dit Mathieu.

— On est allé chez lui et on l'a vu.

— Tout c'est rien du tout, dit Kaloyannis. On a vu le meunier ivre. Il avait avalé une barrique de vin.

— Et qui vous a moulu la farine ? demande Dimitrakis.

— C'est le moulin qui a moulu la farine.

— Le meunier, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a fait comme ça…

Kaloyannis enlève son gilet et imite le meunier essayant de mettre le sien. Et quand il chante Cette terre sur laquelle on marche, nous allons tous y retourner, c'est exactement le Père-Coukis.

Ils ont éclaté de rire ! Même Gkéka se marre. Les enfants ont l'impression qu'il rit. Il a la gueule ouverte et il lève la tête, comme s'il bavardait lui aussi, comme s'il comprenait tout de A à Z ; comme s'il commentait au sujet du meunier : « Hihihi, le Père-Coukis ! »

55

Ce soir après le repas ils se sont assis dehors. Ils ont allumé un grand feu car il faisait froid. Ils ont veillé tard ce soir ; ils voulaient fêter le retour de Phanis. Ils ont chanté une chanson, ils en ont chanté une deuxième, et une troisième. Ils ont aussi conté une histoire.

Avec le conte et avec le feu, c'était comme en hiver.

« Ce soir vous avez une grande joie ! dit Thymios le clochetier de Salone. Attendez que je vous joue de la musique moi aussi ».

Pour dire la vérité il n'était pas là, Thymios le clochetier ; il était à Salone. Mais il jouait sa musique comme s'il était là. C'est qu'on entendait un troupeau de moutons au loin avec des cloches, et ces cloches provenaient toutes de l'atelier de Thymios.

C'est là que le vieil Athanase les achète.

« Écoute, écoute ! » ont dit Dimitrakis et Georges en même temps.

Tous entendaient les cloches. D'après leur tintement on comprend que les moutons marchent, qu'ils secouent la tête pour arracher les brins d'herbe, qu'ils font quelques pas et s'arrêtent ; qu'ils paissent, sans cesse ils paissent.

Les cloches graves chantaient, les cloches aigües chantaient aussi comme l'a voulu le clochetier. Et les montagnes les écoutaient…

C'est comme ça que Maître Thymios a façonné les cloches. Chacune avec sa voix propre.

Pendant des jours, des semaines, il a travaillé dans son atelier pour faire ces cloches. Il les mettait dans la forge jusqu'à ce qu'elles deviennent rouges comme la braise ; il les martelait sur l'enclume, de nouveau il les chauffait, de nouveau il les travaillait sous le marteau.

« Non, non tu ne chantes pas encore », disait-il. Et sans cesse il les martelait, jusqu'à les façonner comme il le souhaitait.

« Toi tu auras ta voix et toi ton accent. Toi tu chanteras comme le coucou, toi comme les gouttes d'eau. Et toutes ensemble vous direz la chanson que moi je sais. »

Tous ceux qui sont passés à Salone ont vu Thymios courbé dans son atelier. Il faisait honneur à son art ; personne n'a surpassé son niveau de maîtrise.

Il avait de nombreux apprentis. Il a envoyé des cloches au mont Parnasse, au mont Vélouchi, au mont Olympe. Quel violoniste peut se mesurer avec Maître Thymios qui fait chanter les crêtes ?

56

Le lendemain matin Foudoulis n'a pas pu se lever. Sa main est brûlante et son pouls est rapide. C'est la première fois que la maladie les atteint là-haut.

Andréas s'est assis près du lit de son jeune camarade et le regarde attristé. L'enfant veut jeter les couvertures. Il est plongé

dans un sommeil léger, il remue et se tourne de l'autre côté. Il a soif et réclame de l'eau.

— Il faut qu'on amène un médecin, dit Dimos.

— Et où le trouver ? demande Andréas.

— Il n'y a pas de médecin, ni au Petit-Village, ni à Pétra.

— Il faudrait aller dans un autre village. Il faudrait descendre en ville.

Au moment où ils disaient cela M. Stéphane est apparu. Dès qu'ils l'ont vu ils ont repris courage.

— Comment allez-vous les enfants ? Comment ça va Andréas ?

— Foudoulis ! firent les enfants.

— Qu'est-ce qu'il a fait, Foudoulis ?

— Il est malade.

M. Stéphane avança dans la cabane et se pencha sur l'enfant ; il lui toucha la main et le front. Foudoulis ouvrit les yeux et le regarda.

— Comment te sens-tu, Foudoulis ? demanda M. Stéphane ; Tu as mal quelque part ?

— Non.

— Tu as peut-être mangé quelques biscuits ?

— Je n'en ai pas, dit Foudoulis.

— Quelque chose de lourd ? Quelque chose de léger ?

— Non, rien de léger non plus.

— Dis-moi, il se penche et lui demande en cachette, peut-être… que tu as mangé… un rien de poires sauvages ?

— Un peu, dit Foudoulis.

— Un peu ? Un peu comment ?

— Autant que j'en ai trouvé sur le poirier.

— Et c'était quand ?

— Avant-hier, dit Foudoulis ; et hier.

M. Stéphane est sorti dehors et a réuni Andréas avec Phanis et Dimos.

— Foudoulis est un bon garçon, dit-il, et on l'aime beaucoup, mais vous connaissez son défaut. Il est gourmand. À partir de maintenant vous allez le surveiller. Aujourd'hui et demain il va boire seulement du chaud ; un peu de sauge. Vous en avez ?

— Plein ! Costas nous en a laissé un sac.

— Donc Foudoulis va boire de la sauge pendant deux jours.

Quelle malchance ! Peu après Aphrodo leur a fait porter une tarte.

57

Costakis n'a plus qu'une chaussure. L'autre s'est abîmée en route hier lorsqu'ils ont cherché Phanis.

Elle s'est dégrafée complètement par en dessous et elle baille. Costakis traîne sa chaussure comme s'il était bossu ou vieux. Il ne peut pas marcher beaucoup : la chaussure s'ouvre et fait « klap, klap ! »

Chose importante que la chaussure… Comme c'est utile un savetier ! S'il pouvait en passer un là maintenant… Il faudrait que vienne le savetier du Petit Village, le vieux avec trois dents ! Il donnerait encore des coups de poing en l'air et il la réparerait.

Ils appellent Spyros, peut-être qu'il a quelques agrafes. Spyros a toujours quelque chose. Il ramasse toujours aiguilles, clous, trucs dans ce genre.

— Spyros ! Spyros ! Tu aurais quelques agrafes ?

— Grandes ? Petites ? dit Spyros. Pour des chaussures, du bois, pour quoi faire ?

— Ma chaussure s'est dégrafée.

— Je vais regarder.

— Je viens aussi ?

— Non, ne viens pas.

Spyros ne voulait laisser voir sa boite à quelqu'un d'autre. Ils savent tous que Spyros est grippe-sou. Ce qu'il a, il le cache et ne le montre à personne.

On dit qu'il a une boite avec des choses variées dedans. Cette boite il la range à un endroit secret dans la cabane. Et seulement quand les autres ne sont pas là, il l'ouvre. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dedans ?

Alors qu'il n'a qu'une chaussure, Costakis s'approche de la porte, lentement, sans bruit. Il voit Spyros soulever le matelas et prendre une vieille boite de loukoums. Il l'ouvre et cherche dedans.

Il ne manquait rien de vieux et rouillé là-dedans. On y trouvait le vieux clou, la vieille aiguille, la vieille broche, la pointe tordue, le crayon foutu, l'encrier sec et la cuiller pliée.

Il y avait aussi une clé à boites de sardines, un couvercle de boite de conserve, une demi-paire de ciseaux, un bout de fer méconnaissable, et d'autres rouillures de ce type.

« Spyros ! » lui a crié Costakis.

Spyros s'est retourné subitement. Quand il l'a vu, il s'est renfrogné.

— Allez, je l'ai vue ta boîte, dit Costakis.

— Et qu'est-ce que tu as vu ?

— J'ai vu les vieilleries que tu y mets ! Je peux les voir de près ?

Spyros en est resté la boite et la bouche ouvertes.

— C'est donc pour ça Spyros, que tu marches toujours tête baissée, pour ramasser ça ? Où sont les broches ?

Spyros a montré cinq broches rouillées.

— En échange, dit-il, tu dois me donner une plume d'oie.

M. Stéphane a dit ensuite aux enfants :

— Connaissez-vous la pie ?

— Non.

— C'est un oiseau qui ressemble à Spyros. Il ramasse des choses qui ne lui sont pas utiles, tout ce qu'il trouve : aiguilles, boites, petits bidons, et même de la monnaie. Il emmène tout ça et le cache dans des lieux très secrets, comme les toits de maison ; dans un trou où ne peut tomber le regard d'un homme.

— Et qu'est-ce qu'elle en fait ? demande Georges.

— Rien, que veux-tu qu'elle en fasse ? Elle a seulement cette manie de les amasser. Quelques fois elle essaie même de soutirer des vêtements lourds. Et Spyros est affairé comme la pie !

De tout ce qu'il a dans sa boite, rien ne lui est utile.

Costakis, courbé avec un marteau, essayait de clouer sa chaussure avec les cinq broches de Spyros. À peine l'avait-il clouée, il la chaussait, et klap ! Elle s'ouvrait et baillait comme avant. Les broches de Spyros étaient inutiles.

Costakis était toujours sur une jambe. Cinq enfants – quatre plus Gkékas qui font cinq – ont pris la chaussure de Costakis et sont montés au Petit Village. Le soir ils l'ont rapportée réparée.

Avec la chaussure ils ont aussi rapporté une nouvelle : des trois dents du savetier, il n'en reste que deux.

58

De quelque lointaine montagne, le loup s'est mis en route.

Quand il avait très faim il raisonnait :

« Pour un loup comme moi il n'est pas convenable de chasser le renard. Combien de temps me reste-t-il à vivre ? Un an, deux ans ? Il faut que je me mette à table chez les gros éleveurs ».

Pour tout vous dire, notre loup est un peu âgé ; cette année il a compté treize printemps ; il a vieilli. Son poil a mué, mais pas sa tête ni ses opinions. Il dédie toujours ses pensées aux beaux troupeaux.

Hier soir il s'est vu dans ses rêves tombant sur trois mille moutons blancs. Après ça plus moyen de dormir ! Il s'est mis en route pour aller les trouver.

Il est passé par monts et par vaux, à travers forêts de sapins et de pins, de châtaigniers et de chênes verts.

Il a parcouru les ravins et les lignes de crête. Trak, trak, trak ! Son pas frappait fort, comme s'il avait des fers.

Les animaux sauvages, qui savent le reconnaître à son pas, ont couru dans leur trou. D'abord le renard, qui se trouvait allongé sur une pierre, est allé s'enfouir au troisième couloir de son terrier.

« Pour que le renard s'enfuie, dit le blaireau, il doit y avoir un gros pépin » ; et il est entré dans un trou inconnu qu'il a trouvé vide.

« Si le blaireau s'enfuit, dit la fouine, c'est qu'on est mal. Un bon chasseur doit s'approcher ici-bas. Mieux vaut se retirer, que ma fourrure ne finisse pas sur le marché ». Elle entra dans le tronc d'un arbre centenaire. C'était là sa maison d'enfance. Là-dedans leur maman les avait dotés de la bonne fourrure qu'ils portent, elle et sa fratrie.

« Sauve qui peut ! » a dit le hérisson, et il a disparu. Dans sa grande frayeur il n'a même pas eu le temps de se secouer. Dans ses épines il a emporté beaucoup de brindilles sèches.

Seule la belette ne s'était pas encore engouffrée. Elle courait sur les branches d'un énorme châtaigner comme pour demander : « Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est ce qui se passe ? »

La belette ne peut pas vivre sans savoir toutes les nouvelles. Elle a regardé partout avec la prunelle brillantes de ses yeux, mais personne ne sortait rien lui dire. Même la plus bavarde des belettes s'était cachée.

« Pour que toutes les voisines se cachent, réfléchit-elle, ça veut dire que quelque chose de sérieux se prépare. Allons-nous-en pour ne pas recevoir du plomb. »

Sur une haute branche elle s'est installée, immobile, elle s'est blottie de façon à ne faire qu'un avec le rameau.

Le loup ne perdait rien de tout cela. Le vent lui apportait l'odeur des animaux sauvages qui fuyaient. Il a même vu les empreintes de certains et a hoché la tête.

« Je ne suis pas venu pour vous, figurez-vous. Je cherche une bonne table. Pour un loup qui voit trois mille moutons dans ses rêves, vous ne valez rien. » Et il a continué sa route.

Sa faim grandissait. Sa soif de sang d'avantage encore. Il affûta ses dents ; elles coupaient comme le meilleur couteau. Il était prêt.

Au milieu des moutons blancs, il commence maintenant à en rêver un noir. Avec un porte-bonheur au cou. Peut-être l'agneau

fétiche. Voilà, c'est sur l'agneau chéri de l'éleveur qu'il veut tomber.

Après avoir marché cinquante kilomètres, il est arrivé aux Trois-Pics. Il s'arrêta satisfait. Il a entendu les cloches des troupeaux du vieil Athanase : « Félicitations, Thymios ! », il a reconnu leur provenance.

Cependant au moment crucial, alors qu'il allait passer à l'attaque, il a soudain vu face à lui deux cousins ; Mourgos et Pistos. Ces deux molosses du vieil Athanase ont bondi sur lui ; on a entendu un coup de fusil, un deuxième, un troisième.

Les éleveurs criaient, le troupeau s'agitait, des chiens aboyaient au loin, le trouble gagnait de colline en colline.

« Cousins ! j'arrive d'un autre pays, je suis affamé et je ne partirai pas ! »

C'est ce qu'aurait dit le loup à ses cousins les chiens, s'il avait pensé pouvoir les raisonner. Mais comme il savait qu'avec eux on ne discute pas, il s'est préparé au combat. Que le meilleur survive !

Alors il a commencé à se battre contre deux. Sur sa nuque il a senti les dents des chiens comme des couteaux. Mais s'échappant, il a jailli pour les attraper à son tour, au même endroit. Roulants au sol, on les aurait pris pour trois chiens, ou à l'inverse on les aurait pris pour trois loups.

Le loup devait lutter contre deux. Il fallait qu'il tue l'un des deux, qu'il reste seul face à l'autre, ensuite qu'il gagne contre ce dernier, enfin qu'il bondisse sur les moutons. Parce qu'il ne cessait de penser à eux entre deux morsures.

Et en vérité l'un des chiens, Pistos, ne peut pas tenir longtemps dans la lutte. Il a encaissé une terrible morsure au ventre. Le sang coule, Pistos mord encore mais sa force diminue au fur et à mesure.

Mais voilà qu'un autre terrible molosse, Kitsos, est arrivé d'en bas pour aider les autres. Et lui s'est jeté dans la bagarre avec plus de rage. Maintenant c'est à un contre trois.

Il s'est battu même contre trois ; il n'a pas oublié qu'il est loup. Mais ils sont très forts. Ils sont dévoués : depuis des mois, une année entière, ils l'attendent ; tant de nuits ils ont aboyé après lui.

Le loup ne pouvait tenir contre trois ennemis réunis. Il avait une grande blessure à la nuque, Il avait le flanc droit déchiré, et d'autres blessures plus petites à la tête, aux pattes et à la queue.

Les chiens ont presque fondu sur lui, l'un d'eux l'a attrapé, mais de nouveau le loup s'est soustrait et a disparu.

Àpartir de cet instant les chiens le pourchassent. Pistos est tombé en chemin ; les deux autres courent à faible distance du loup. Ils ne le voient pas, mais ils entendent sa foulée et ils sentent son odeur. Ils le poursuivent par monts et par vaux.

Toute cette nuit-là, les chiens l'ont chassé, les fusils, les cris des bergers.

Et l'agitation était telle que les enfants en ont perdu le sommeil. Ils avaient compris que le plus grand animal sauvage qui soit dans la forêt était arrivé, là, tout près. Quatre ou cinq enfants sont sortis et ont allumé un grand feu à l'extérieur des cabanes, en prenant soin qu'aucune flammèche ne tombe dans les arbres.

Ils ont entendu dire que le loup a peur du feu. Mais par la suite toute leur peur s'est évanouie grâce aux aboiements continuels qu'ils entendaient. Ils montraient qu'il y a des chiens fidèles et forts qui chassent l'ennemi.

Àl'aube le loup a pu s'arrêter au milieu des sapins. Il était fatigué et à bout de souffle. Il était blessé et à jeun.

Son rêve ne s'est pas réalisé. Cependant comme il ne convient pas à un loup de se lamenter, il a léché ses blessures et il est parti chercher meilleure fortune.

59

Aujourd'hui pour la première fois l'ingénieur en chef de la forêt est venu voir les enfants.

Le garde forestier qui le suivait lui a tenu son cheval. L'ingénieur est descendu et a observé les cabanes.

Àcette heure matinale les enfants étaient à leurs tâches quotidiennes. Le cuisinier portait son tablier et cuisinait ; d'autres surveillaient le feu ; d'autres balayaient la poussière avec de grands balai de broussaille.

Plus bas sous un arbre, Lambros et Dimitrakis étaient plongés dans un livre. Foudoulis était assis à les écouter ; maintenant il allait mieux.

Mathieu et Giorgos étaient assis à raccommoder leurs vêtements.

Dix enfants manquaient, ils étaient partis pour un bain dans la Roumèle. Tous les autres travaillaient aux cabanes.

« Mais c'est une ville ici ! » a dit l'ingénieur en chef.

Les enfants l'ont accueilli et se sont rassemblés devant lui.

« Je suis venu vous voir, a-t-il ajouté. J'étais curieux de vous voir. Qui est votre chef ? »

Tous se sont tournés vers Andréas. Lui, il ne disait rien.

L'ingénieur en chef tenait une belle boîte de couleur pourpre. De la boite il a sorti une médaille blanche et étincelante.

« Votre classe, a-t-il dit, a gagné la médaille pour la protection de la forêt. L'État m'a envoyé vous la remettre.

« Vous l'exposerez dans votre école et elle y restera toujours, pour montrer ce que peuvent faire les enfants qui ont de la volonté. Vous la méritez. »

Et ce-disant, il a donné la médaille à Andréas. Lui l'a passée aux autres enfants. Tous se penchaient pour la regarder et ils étaient très fiers tant elle était joliment gravée et brillante.

Ensuite l'ingénieur en chef a posé des questions sur leur vie là-haut, sur leurs repas, sur leur sommeil, sur tout. Il est entré dans les cabanes, a parcouru les chemins et les autres réalisations qu'ils avaient faites, il s'est réjoui de la propreté et de l'ordre qu'il trouvait.

« Ce sont de jolies petites maisons que vous avez, leur a-t-il dit, on trouve rarement une communauté si appliquée. »

Puis il est remonté sur son cheval roux.

— Les enfants, a-t-il dit, aujourd'hui je vais en forêt pour le service. Demain je reviendrai et je vous conduirai en haut, au torrent. Là vous verrez vraiment ce que nous donne la forêt. Vous êtes d'accord ?

— Oui, oui, oui ! ont crié les enfants avec enthousiasme.

60

L'ingénieur en chef vint le jour suivant. Cinq enfants restèrent pour garder les cabanes et tous les autres se mirent en route avec lui vers l'endroit où se trouvait une scierie hydraulique.

Pour y aller ils traversèrent des lieux dénudés et arides. À chaque pas ils faisaient dévaler des cailloux. Le vent était froid et rugissait. Le soleil ne réchauffait pas.

Un vautour apparut au-dessus d'eux, il fendait l'air lentement.

Tous levèrent la tête pour voir le grand oiseau qui voyageait à la recherche de nourriture.

Un instant le vautour coupa son élan, resta en équilibre sur ses ailes, ensuite il battit de nouveau l'air de ses ailes et disparut derrière les Trois-Pics.

« Ici en haut tout est sauvage et superbe », dit l'ingénieur en chef.

C'est vrai qu'ils virent combien la montagne est immense, elle qui paraît n'être qu'une ombre bleue depuis la ville.

Qu'est-ce qu'elle a de rochers, de gorges, de crêtes, de pierres et d'endroits ravagés !

Maintenant, dit l'ingénieur en chef, vous allez voir le plus grand monstre qui peut sortir de la montagne. Le voilà ! »

Les enfants s'arrêtèrent pour regarder, dubitatifs. Tout ce qu'ils voyaient, c'est la rivière asséchée qu'on leur montrait, descendant la pente, remplie de galets secs.

« C'est le torrent, leur dit-il. Les loups, les ours, les lions, ne sont rien à côté du torrent. Ils provoquent de très petits dommages et ne font jamais grand chose contre les hommes.

« Mais le torrent chasse l'homme et le détruit, lui et sa descendance.

« Quand il se charge d'eau et déverse dans les champs toute cette caillasse que vous voyez, il étouffe les hommes, les vignes, les animaux et les villages entiers.

« Les hommes construisent des murailles et élèvent des barrages pour l'arrêter, mais c'est peine perdue. Un seul peut lutter contre un tel monstre. C'est l'arbre. »

— L'arbre ! firent les enfants incrédules.

— Connaissez-vous la force d'un arbre ? Avec ses racines il retient fermement le sol et les cailloux pour que les pluies n'emportent pas tout dans le torrent.

« L'arbre n'est pas seul à avoir cette force, il y a aussi les petits buissons, les ronces, l'yeuse, l'arbousier, et même le thym.

« C'est pour ça que les endroits couverts de végétation protègent les hommes des inondations.

« Par contre si nous brûlons et déracinons les arbres, alors sur les coteaux mis à nu le sol et les cailloux sont emportés dans le torrent.

« Celui-ci gonfle avec les pluies et déverse, avec une force terrible, terre, cailloux et eau, détruisant les maisons, les cultures et les hommes.

« Tous ceux qui vont couper des arbres doivent réfléchir à cela ».

Mathieu, comme à l'école, leva la main pour demander :

— Alors, pourquoi ne pas empêcher aussi les bûcherons de couper le bois ?

— Tu as bien fait de poser la question mon enfant, dit l'ingénieur en chef. Les bûcherons ne coupent que les arbres que nous leur disons de couper.

« Ces arbres ont quarante, cinquante, même soixante-dix ans chacun. Ils ont donc vieilli et l'heure est venue pour eux de nous donner du bois, pour laisser pousser à leur place d'autres petits arbres, qui à leur tour vont grandir.

« Près de celui qui a été coupé, nous aidons un autre arbre à grandir, et s'il ne pousse pas de lui-même, nous le plantons.

« De cette façon, la forêt reconstitue ce qu'elle nous donne.

« Si par contre nous laissions n'importe qui tomber sur les arbres et couper ce qu'il veut, la forêt disparaîtrait.

« Et si jamais elle manquait, nous les hommes, nous mourrions de soif. »

61

Ils s'arrêtèrent à une petite fontaine où on entendait à peine l'écoulement de l'eau fraiche.

Ils savaient qu'il ne faut pas boire de l'eau trop fraiche quand on a chaud après avoir marché, et ils se contentèrent de mouiller leurs mains.

C'était une petite fontaine humble, calme, qui voyait rarement des voyageurs là-haut.

— D'où est-ce qu'il sort ce petit filet d'eau ? demanda Panos.

— De la montagne ! dirent les autres enfants.

— Oui, mais comment s'est-elle retrouvée dans la montagne ? demanda l'ingénieur en chef.

Personne ne savait répondre.

« Avec la neige et les pluies, dit l'ingénieur en chef, l'eau s'infiltre dans le sol ; Et elle va dans de grands réservoirs de pierre à l'intérieur de la terre.

« De là elle ressort dans les fontaines et les rivières.

« Dans les fontaines et les rivières elle est prélevée par les animaux, les hommes, les cultures, les moulins.

« Seulement, pour que l'eau s'infiltre dans le sol et entre dans la terre, il faut qu'il y ait un couvert végétal.

« S'il n'y a pas de verdure et de feuilles sèches pour la retenir, alors l'eau coule dans les lits asséchés et se perd dans la mer ou dans l'air.

« Donc même les fontaines, c'est cette chère forêt qui nous les donne.

« Si on laissait les hommes raser la forêt, cette petite fontaine-ci s'assécherait. Toutes les fontaines que nous avons croisées de la ville jusqu'ici s'assécheraient, et avec elles même la rivière. »

62

Près de là, un homme, qui tenait une hache petite et légère incisait les pins.

— Un Yeusois ! dirent les enfants dès qu'ils le virent.

— Ça ne peut pas être un mauvais homme, dit Mathieu, sinon il s'enfuirait tout de suite en nous voyant.

Alors les enfants demandèrent, et ils apprirent que ce résinier a l'autorisation de l'ingénieur en chef pour récolter la résine.

Quand ils s'approchèrent, ils virent bien avec quelle grande précaution il incisait les pins si chers, pour faire goutter la résine sans leur faire de mal. Tout doucement, il leur faisait une incision très fine. Il savait que les arbres aussi peuvent avoir mal.

63

Soudain Kaloyannis a crié :

« Les gars ! C'est Lambros ! »

Ils se sont tournés et ont vu sur le versant en contrebas le troupeau noir qui pâturait en avançant. Lambros était resté en arrière et le conduisait au sifflet.

Il sifflait si bien ! On aurait cru entendre une alouette joyeuse.

Les chèvres écoutaient ses sifflements et, comme elles comprenaient qu'il leur disait d'aller de l'avant, elles avançaient satisfaites.

— Elles sont au vieil Athanase, ont dit les enfants à l'ingénieur en chef.

— Combien sont-elles ? Peut-être que vous savez ? a demandé l'ingénieur.

— Lambros qui les mène pâturer dit qu'il y en a à peu près deux cents.

— Mais quoi ? Le vieil Athanase avec ses milliers de moutons n'aurait que deux cents chèvres ? Ça ne vous semble pas étrange ? Il a ses raisons, le vieil Athanase ! Il a entendu parler du rêve du villageois.

— C'est quoi ce rêve du villageois ? demandent les enfants.

« C'était un villageois, commença par dire l'ingénieur, qui avait une chèvre. Il l'emmenait en forêt et elle pâturait. Un jour qu'il lui faisait la traite, qu'est-ce qu'il voit ? Au lieu du lait, elle

donnait de l'eau. L'eau remplissait le récipient, débordait en inondation et descendait impétueusement dans les champs.

« Oh là, non de Dieu, fit le villageois au moment de se noyer.

« Pourquoi a-t-il vu tout ça en rêve ?

« Quand il s'est réveillé, il est allé chez deux villageois centenaires pour se faire expliquer son rêve.

« L'un des vieux lui a dit que l'eau devait être du lait. L'autre lui a dit qu'il aurait affaire au tribunal.

Les vieux ont trop vieilli, s'est-il dit ; je vais aller voir le chantre, il a lu davantage.

« Il s'est rendu chez le chantre de gauche et lui a raconté son rêve. Celui-là a mis ses lunettes, a pris sur l'étagère un grand livre, et après l'avoir dépoussiéré, il l'a ouvert et a lu à vive voix :

« CHÈVRE. Si une chèvre tu vois en rêve, s'il advient qu'icelle est noire de couleur, et si cornes enroulées elle porte, il [cela] signifie qu'une lettre prestement tu recevras, en recommandé de tes parents d'Amérique.

« Telle était la chèvre, cependant le villageois n'avait pas de famille en Amérique.

« Le chantre a mis ses lunettes au bout de son nez et a lu une autre page :

— EAU. Si de l'eau tu vois, d'une fontaine jaillissant et que grand bruit fait l'eau dans la cruche, alors tu seras mêlé à dispute. Si d'un sillon coule cette eau…

— D'une chèvre ! cria le villageois. Que dit le livre quand l'eau coule d'une chèvre ?

— Le livre ne dit rien pour une telle question, a répondu le chantre, bien qu'il soit le recueil de mille ans de rêves, écrit par les sages de ce monde.

« Quand il vit que même le livre échouait à expliquer son rêve, le villageois a bien cru qu'un grand malheur allait s'abattre sur lui.

« Compère ! lui dit alors un autre villageois, pourquoi chercher à t'embrouiller ? La chose est claire.

La chèvre mange la végétation. La végétation retient les sols et les cailloux sur les coteaux. Si la verdure est mangée, les pluies emportent le sol et les cailloux jusqu'au torrent. Le torrent gonfle, descend dans la plaine et dévaste tout. Si la verdure est à sa place, il n'arrive rien de tel. Voilà donc pourquoi ta chèvre provoque un déluge. Tu as vu juste dans ton rêve.

— Il était très juste le rêve de ce pauvre homme ! Après le feu et la hache, la chèvre est le plus grand ennemi de la forêt.

— Vraiment ? firent les enfants.

— Vous aimez les chèvres, dit l'ingénieur. Et qui n'aime pas un animal aussi charmant ! Cependant elle est tellement vive qu'elle ravage les plantes.

« Elle tourne autour des branches et choisit toujours la pointe. Elle abaisse les rameaux pour manger le sommet. Quand ça ne lui suffit pas, elle monte dans l'arbre.

« Sa manie de chercher les pointes tendres conduit à la catastrophe pour les arbres. Parce que c'est à la pointe que se trouve le bourgeon, le bouton qui va donner le germe. Quand la chèvre le coupe, la branche ne pousse plus en hauteur.

« Si un troupeau de chèvres avait pâturé ici à l'époque où ces arbres étaient petits, nous n'aurions maintenant pas de place où nous asseoir. La forêt ne serait que broussailles.

— Et s'il venait des moutons ? demanda Costakis.

— Les moutons aussi font des dégâts. Parce qu'en passant dans la forêt ils piétinent les jeunes arbres qui ont à peine poussé.

« C'est pourquoi il ne faut jamais amener les troupeaux près de la forêt, mais les faire pâturer dans la plaine, comme le fait le vieil Athanase qui aime réellement la forêt. Jamais une de ses chèvres ne nous a mangé une branche.

— Lambros les surveille, ont pensé les enfants.

— Toutes ces années, et il n'a jamais été au tribunal. Si tous les éleveurs pouvaient être comme lui ! Comme il protège les arbres, le vieil Athanase ! Si vous voyez en rêve une chèvre qui donne de l'eau, sachez qu'elle n'est pas à lui. Les siennes ne donnent que du lait.

64

Ils passèrent près d'anciens fours, où en d'autres temps les charbonniers préparaient du charbon de bois. Ils s'arrêtèrent un peu

là et l'ingénieur en chef leur expliqua de quelle façon on fait le charbon de bois.

Il leur dit que pour faire du charbon de bois, on entasse beaucoup de bois dans un four. On couvre le four de terre, si bien que l'air ne peut rentrer. Ensuite, par un trou laissé exprès, on met le feu au bois confiné.

Recouvert, le four brûle lentement, et à feu ralenti, petit à petit le bois devient du charbon.

— Et les arbres ? demanda Mathieu.

— Pour les charbonniers c'est comme pour les bûcherons, dit l'ingénieur, ils ne coupent que les arbres que nous leur disons de couper, et de cette façon ils n'abîment pas la forêt. Le mieux, c'est que la plupart du charbon est obtenu sans couper d'arbre. On le trouve dans la terre. Et je vais vous expliquer pourquoi.

« Il y a des milliers d'années les forêts étaient si denses qu'aucun animal ne pouvait y entrer pour pâturer.

« C'est avec difficulté que vivaient ici des lions, des ours, des loups, et de grands oiseaux avec des ailes immenses et des griffes d'acier.

« Pour vivre, chaque fauve mangeait, autant qu'il pouvait, les plus petits que lui. Dans ces sous-bois le soleil n'arrivait pas à pénétrer. Il faisait nuit en plein jour.

« Ces forêts ont vieilli et leurs arbres sont tombés au sol. Et puis la terre s'est ouverte à cause de tremblements de terres et de cataclysmes, si bien que les arbres furent enterrés dans des grandes tombes très profondes.

« Au fil des années, d'autres forêts ont poussé et grandi elles-aussi comme les premières puis ont vieilli et sont tombées. Et la terre s'ouvrait et les enterrait. Et encore d'autres poussaient.

« Que sont devenues ces forêts mortes ? Elles n'ont pas disparu. Aujourd'hui, quand on creuse très profond, on les retrouve. Ce ne sont plus des arbres comme avant. Dans la terre leur bois est devenu du charbon, dur comme la pierre et noir anthracite.

« Et aujourd'hui comme les hommes sont nombreux et ont besoin de grands feux pour leurs travaux, ils ouvrent la terre et trouvent autant de charbon qu'ils veulent.

« Avec ça on anime les machines, on fait fonctionner les usines, les chemins de fer et les bateaux. Imaginez combien il y a de machines et tout le charbon dont elles ont besoin.

« Qui aurait dit que ces arbres morts seraient utiles après des milliers d'années ! Et bien c'est ça la forêt. Elle est bonne pour l'homme de mille façons, sur de longues durées. Elle ne s'épuise jamais ; elle vit et nous est utile, elle meurt et nous est utile.

« Cependant pour que l'arbre nous donne tout le bois qu'il nous offre, il faut qu'il vive avec des milliers d'autres arbres. Parce que comme les hommes, les arbres aussi vivent ensemble, nombreux, aux endroits qui leurs conviennent, et ils s'aident les uns les autres.

« Ensemble ils luttent contre l'hiver rude et l'été brûlant. Ensemble ils grandissent, font de grands troncs et lancent des branches fortes.

« De cette façon se crée une grande société en haut des montagnes, que nous appelons forêt. Comme celle-ci ! »

65

Au moment où l'ingénieur disait tout cela, ils étaient entrés dans la forêt. Ils ont d'abord marché longtemps au milieu des pins ; ensuite, alors qu'ils avançaient plus haut, ils sont entrés au milieu des sapins droits et souples.

« Encore plus haut, dit l'ingénieur, il y a une forêt de hêtres ; mais maintenant nous allons rester ici à la scie. Nous sommes arrivés. »

La scie hydraulique fonctionnait comme un moulin. L'eau tombait d'un conduit et par avec son élan elle déplaçait une grande scie droite. Tous les troncs que les bûcherons coupaient dans la forêt étaient amenés ici. La scie les taillait et en faisait du bois d'ouvrage : planches, traverses, poutres.

Quelles quantités de bois qu'il y avait ici ! Ils en avaient empilé en grands tas ; continuellement la scie coupait et continuellement on en amenait.

Une petite branche sort de terre et en quarante, cinquante ans, elle donne ces grandes poutres.

Quels biens donnera tout ce bois aux hommes ! On en fera des maisons, des bateaux, des églises, des ponts. On en fera des voitures, des meubles, des boites, des tonneaux, des rames, des paniers, des livres.

Avec ce bois on fera mille choses, lourdes et légères, des plus grandes aux plus petites ; depuis le mât du bateau jusqu'aux petites pointes en bois pour agrafer nos chaussures.

Voilà ce que le soleil et la pluie ont façonné ! Ce que nous donne la forêt !

« Venez voir comment on transporte le bois » dit l'ingénieur.

Ils allèrent jusqu'au bord pour regarder en bas du précipice. Au fond ils voyaient la Roumèle. À partir de cet endroit la Roumèle avait beaucoup d'eau puisqu'elle arrivait tout droit de ses sources, sans se disperser nulle part.

Ils l'ont tous saluée en levant la main : « Salut, Roumèle ! Tu es toujours près de nous ! »

Du sommet où ils étaient, jusqu'au fleuve en bas, les bûcherons lançaient les troncs et les poutres et tout ça filait sur la paroi et descendait avec élan à la rivière.

Àla rivière, à nouveau des bûcherons les récupéraient. Ils les jetaient au milieu et ils les guidaient pour avancer dans l'eau en les suivant sur la rive. Quand ils s'arrêtaient sur une pierre quelconque ou quand il s'en accumulait beaucoup, les bûcherons les aidaient à glisser plus loin.

Ainsi la Roumèle les emportait jusqu'à la plaine du bas, là où elle devient un fleuve large. Et de là encore lentement elle les emportait jusqu'à la mer. Là ils étaient récupérés et menés à l'usine.

« D'ici la montagne va à la plage » dit l'ingénieur aux enfants.

Le bois que les bûcherons envoyaient à ce moment vers le fleuve servirait pour un bateau. Il y avait de différentes essences : du pin, du chêne, du hêtre.

En plus de ce bois, pour le bateau, on descendait par un autre chemin deux troncs de sapin très hauts, attachés derrière des

mules: pour faire les mâts.

Devant ce spectacle les enfants ont été pris d'une envie. Il leur vint à l'esprit les vagues et les voyages dont ils avaient entendu parler, et ils voulaient prendre le large…

Andréas et Phanis ont pensé à la mer qu'ils avaient vue sous le grand soleil.

Àce moment la mère du chef des bûcherons, une vieille, très vieille qui n'y voyait plus, chantait, assise sur une pierre, pour le nouveau navire, ces quelques paroles…

66

Salutations à la mer

Mes hommages à la plage !

Tiens ! ils t'ont déjà construit. Je te vois. Tu es en route.

Tu es chargé de blé blond, de maïs d'or.

Tu es chargé des cédrats et oranges gorgés de soleil.

La croix en proue. L'évangile en poupe.

Et dedans la Vierge Marie et sa veilleuse allumée.

Des mouettes blanches te suivent. Sur tes mats elles se reposent.

Des villages blancs te regardent depuis leurs collines.

Des plages blanches t'invitent à jeter l'ancre.

Des mamans et des sœurs t'appellent à t'arrêter pour recevoir leurs saluts.

Les vagues bondissent sur toi comme des chevaux à la crinière blanche.

Les caps noirs sont prêts à t'agripper.

Mais les marins s'accrochent aux cordages. Le capitaine est un brave.

Comme le dauphin qui te suit, tu danses sur la mer turquoise.

Tu arriveras ! Tu arriveras !

Et tu mouilleras parmi les mats nombreux.

Salutations aux grands ports.

Bonjour à Constantinople !

Que toujours soit bon ton retour. Ramène toujours des trésors. Que jamais le voile noir ne soit porté pour toi.

Bonne fortune ! Bon vent !

67

Spyros avait la poche gonflée. Il cachait quelque chose dedans et ne disait rien. Foudoulis fixait la poche de Spyros et à la fin il lui a demandé :

— C'est une poire ?

— Ça ne se mange pas, répondit Spyros. Il a sorti une pierre de sa poche.

Quand les autres l'ont vu de loin, ils ont dit en riant :

— Maintenant Spyros va mettre aussi des cailloux dans sa boite.

Mais à peine s'étaient-ils approchés, ils ont vu que la pierre ramassée par Spyros n'était pas comme les autres. Elle était très noire et lourde. Elle brillait en de nombreux endroits, comme si c'était de l'argent.

— Il y a peut-être du fer dedans, dit l'ingénieur quand ils lui ont montré la pierre.

Alors il leur a expliqué qu'il y a beaucoup de pierres comme celle-là dans la terre, et des grandes, qui contiennent du métal. Certaines contiennent du fer, d'autres du cuivre, d'autres du plomb. Et même de l'argent et de l'or.

La montagne offre tout ça.

Comme Spyros entendait ce que disait l'ingénieur au sujet des métaux, il regardait les autres enfants et se sentait fier. Sa pierre leur donnait l'occasion d'apprendre tout ça. Voilà, Spyros aussi a trouvé une chose utile !

68

Àl'extérieur de la petite maison les bûcherons avaient installé, il y a longtemps, une très grande table pour manger.

Elle n'était ni rabotée, ni ornementée. Elle était faite de bouts de bois superflus, cloués ensemble. Que du bois et des clous.

— Les bûcherons ne sont pas menuisiers, dit l'ingénieur. Et pourtant regardez, les enfants, ce qu'ils ont fait minutieusement avec du bois inutilisé.

Ils s'installèrent à cette table, l'ingénieur et tous les enfants. Il invita aussi le plus vieux bûcheron à s'assoir avec eux.

Depuis peu le temps est chaud et lourd. Subitement le ciel s'est couvert.

Au moment où ils avaient fini le repas, les enfants ont senti dans l'air une odeur étrange. C'est la tempête qui arrive.

Ils se sont tournés pour regarder au loin ; au loin les montagnes avaient disparu.

Une brume, à couper au couteau, s'était installée entre le ciel et la terre. On aurait dit que la tempête cherchait un endroit où s'abattre.

Un moment elle s'est retirée vers la plaine, ensuite elle a changé de route pour repartir en arrière sur le Verdoyant.

Les arbres se sont agités, ils se sont inclinés pour se dire quelque chose l'un l'autre.

La foudre est tombée. Cinq vipères dorées se sont tortillées la queue au sol et la tête dans le ciel.

L'air a refroidit subitement. Un grand fracas s'est fait entendre. Le temps de courir dans la maison, la tempête était arrivée et voulait y entrer.

Les enfants poussaient sur la porte de l'intérieur, elle, elle poussait de l'extérieur. Il a fallu qu'ensemble ils y mettent toutes leurs forces pour la fermer et la verrouiller.

Alors la tempête est passée par les fenêtres. Elle les a brisées toutes les deux, les a jetées sur le plancher et elle a déversé des trombes d'eau à l'intérieur.

Par les fenêtres cassées on voyait les ravages à l'extérieur. Pluie et grêle tourbillonnaient et dansaient. C'était comme si des tonneaux de verre se répandaient, se cassaient et par-dessus d'autres se renversaient, et d'autres encore sur les débris.

On entendait comme un terrible crac de verre et de clous.

Avec aux fenêtres la pluie qui les chassait, les enfants réfugiés dans les coins. Pourtant ils voulaient voir. Ils pleins de craintes et d'admiration.

Dehors cinq bûcherons ont vigoureusement frappé à la porte. Ils s'étaient réfugiés sous un arbre touffu pour se protéger. Les enfants leurs ont ouvert pour les laisser entrer.

Une fois passée par là, la tempête a foncé de l'autre côté des Trois-Pics. Elle filait à cent à l'heure.

Elle a brisé des arbres par le milieu comme un coup d'épée, en a déracinés d'autres ; de grands troncs sont tombés au sol,

d'autres sont restés debout sans branches ni feuilles.

Un petit pin qu'ils avaient vu lutter dans la tempête se tenait maintenant de nouveau droit et fringant.

Au bout de quelques minutes la tempête était loin. On la voyait à peine, comme de la brume éloignée.

Alors tout est redevenu calme. Pas une feuille ne bougeait. Les arbres debout se recueillaient.

69

Le cataclysme s'est arrêté d'un coup, comme si rien n'était arrivé !

De nouveau le soleil a illuminé le crépuscule et un parfum montait de la terre.

Les enfants rentrent chez eux et parlent de la tempête en chemin. Celle-ci leur jetait de l'eau par les fenêtres, et eux ils la regardaient, sans se soucier de se faire mouiller ou d'avoir froid.

Leurs vêtements sont trempés ; mais que n'ont-ils pas vu ! Rien que pour la tempête ça valait le coup d'aller en montagne.

Que seront devenues les cabanes ? Que sera-t-il advenu des enfants restés là-bas ? Costakis, Georges, Spyros, Kaloyannis, Foudoulis ? Ils ont tellement pensé à eux quand est tombé le déluge !

Ils descendent en vitesse. En chemin ils regardent la terre. C'est à peine si elle humide ; elle a bu toute l'eau et elle est encore

assoiffée.

Dès qu'ils se sont trouvés face à leurs maisons, ils ont tout de suite appelé pour se faire entendre. Les cinq enfants qui étaient restés là sont sortis l'un après l'autre. Ils allaient bien, mais pas les cabanes.

Trois cabanes étaient écroulées et éparpillées. L'eau en avait emporté les branches et beaucoup de choses qui se trouvaient à l'intérieur.

Elle a emporté quelques couvertures, l'étagère, deux bidons et deux miches de pain. La boite de Spyros, même la tempête n'en a pas voulu.

En tout cas Spyros l'a prise et a jeté lui-même toutes les rouillures qu'il y avait dedans. Depuis qu'il a trouvé la pierre, il a décidé de ne plus collectionner des choses inutiles.

— Et vous, où vous êtes-vous cachés ? demanda Mathieu.

— Elle nous a tous surpris ici à l'intérieur, répondirent-ils. On a barricadé la porte avec un matelas et on l'a maintenu longtemps avec force. En tout cas la cabane n'a pas du tout pris l'eau et du coup on s'en est bien sortis…

Quand les bûcherons ont construit les cabanes, ils ont tout prévu, même l'orage. La plus grande cabane a été couverte d'un chrami, tissé en laine de chèvre ; ça résiste à tout.

Le soir ils ont appris, par un paysan qui passait par-là pour aller à Pétra, que plus bas la tempête avait provoqué une catastrophe. Le village d'Yeuse, c'est fini !

Une forte averse venue des coteaux a noyé les maïs, les tabacs et les trèfles. L'eau déversée par le torrent a emporté un pont, et de là elle s'est précipitée dans le village. Des maisons sont détruites à Yeuse, des chèvres et des moutons se sont noyés, et même des vaches. Il paraît que trois Yeusois qui luttaient pour sauver leur maison ont été emportés par le flot.

En entendant cette catastrophe, les enfants sont restés tristes et muets. Le paysan, lui, secouait la tête et ajouta au sujet des Yeusois : « Vu qu'ils n'ont pas laissé la moindre racine sur les coteaux, à qui la faute ? Ils ont eux-mêmes amené l'eau qui les a noyés. »

70

On entendait Aphrodo terminer la chanson qu'elle avait commencée l'autre fois.

Sa voix était légère et plaintive, comme la mélodie de la flûte.

Elle chantait, mélancolique, elle chantait, gaiement aussi, jusqu'à ce que la chanson se perde dans les bois.

— Tu entends, c'est Aphrodo ! fait Dimitrakis à Lambros, alors qu'ils faisaient une leçon.

— On la marie, dit Lambros.

— C'est vrai ? demande Dimitrakis, comme s'il n'y croyait pas.

— On la marie dans un village plus loin qui s'appelle Colombe, sur une autre montagne.

— Quand ?

— L'autre dimanche.

Dimitrakis est allé le dire tout de suite aux autres enfants. Il aurait mieux valu ne pas le savoir. Ils sont pensifs, ils sont très tristes.

Seul Lambros n'est pas triste. Il est plongé dans son livre. Il serre dans la main l'encrier que les enfants lui ont offert. Il tient bien la plume et écrit.

Tout seul il écrit. Il est assis, il réfléchit, et ce qu'il a dans la tête il le met sur le papier.

La pluie a emporté pas mal de choses, elle a emporté le sucre ; mais elle n'a pas emporté le cahier de Lambros.

Voilà ce qu'il a écrit sur son cahier avant-hier : « Je suis Lambros Pélékas d'Antoine de Granitsa, du canton d'Apérantios.

« J'ai pour sœur Aphrodo et mon chien s'appelle Mourgos. Et le vieil Athanase est mon grand-père. Et Dimitrakis est mon professeur. Et j'ai un canif.

« Les chèvres sont des animaux désobéissants. Les bons enfants vont à l'école et apprennent à écrire. Le chêne-vert a la meilleure ombre. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix. J'ai aussi un encrier.

« Dieu soit loué, amen.

« Lambros Pélékas d'Antoine de Granitsa ».

C'est ce qu'a écrit Lambros. Tous les bergers aux Trois-Pics et sur les autres montagnes, et le vieil Athanase avec, ne

connaissent pas autant de lettres !

71

Au monastère perché de Saint-Élie, devant la porte de la cour, les moines se tiennent debout et regardent au loin. La plaine et les collines s'étendent en bas et plus loin la rivière Roumèle brille comme de l'argent. De temps en temps un moine lève la main droite pour montrer au loin.

Depuis qu'ils sont entrés au monastère, toujours ils se tiennent à cette heure sur le même promontoire. De là ils contemplent le paysage qui est vert en hiver et blonds en été. De cette façon ils se consolent de ne voir personne. Cela fait exactement cinquante-huit ans que l'abbé Joseph observe de ce promontoire…

« Il nous vient quelqu'un », dit un moine en montrant de sa main quelques personnes qui montaient la côte vers Saint-Élie.

Ce sont les enfants accompagnés de M. Stéphane. Ils viennent au monastère pour se recueillir. Ils voulaient le faire depuis longtemps.

L'abbé s'est réjoui quand ils sont arrivés et lui ont dit qu'ils venaient pour la messe.

« Faites comme chez vous dans notre prieuré », leur a-t-il dit.

D'abord ils sont passés par l'église pour se recueillir. Elle était ancienne, à peu près quatre cents ans. Ils ont allumé leur cierge, se sont recueillis et ensuite ils sont montés chez l'abbé.

— Quelles sont les nouvelles du monde ? a demandé le père.

— Nous arrivons du désert, mon père, répondit M. Stéphane.

Il lui a expliqué, ainsi qu'aux moines qui les avaient rejoints, le voyage des enfants en montagne. Les moines, qui voient rarement des gens, écoutaient avec attention les histoires des enfants, comme s'ils écoutaient un bon roman : l'ascension du rocher du Maure et la disparition de Phanis.

— Voilà que toi aussi tu as été un ermite quelques heures, comme nous, dit le père Daniel à Phanis en lui pinçant la joue.

Le magasinier apporta le plateau de biscuits et l'eau fraîche. Quand les enfants furent reposés, ils sortirent visiter le monastère. Ils se promenèrent dans le jardin que les moines bêchent et cultivent. Ils s'approchèrent du figuier et cueillirent des figues sucrées. Ils virent plus loin les noyers et les chênes, ils virent aussi les cyprès dressés depuis cent ans qui gardent le monastère.

72

Àsix heures du soir la cloche sonna.

Phanis entra dans l'église et s'installa dans un coin, près de la colonne.

Arrivèrent ensuite également les autres enfants. M. Stéphane pris place sur une stalle. L'église était sombre et il y avait comme un parfum de laurier.

Phanis voyait de larges peintures de saints sur les murs et la sur voûte. Les figures peintes étaient noircies par le temps passé, mais l'auréole qu'ils avaient autour de la tête brillait.

Le plus vieux des moines, le père Joseph, entra le premier, courbant le dos et tremblant sur ses jambes. Malgré ses vieux jours il passa devant toutes les icônes et les embrassa, l'une tout près de l'autre, dans l'ordre des saints, chuchotant la louange à chacun. Après quoi il se traîna jusqu'à la stalle du chantre de gauche et s'assit avec beaucoup de difficulté.

Le père Gabriel, qui officiait, ouvrit discrètement la porte sainte de droite sur laquelle était peint l'archange à l'épée étoilée, il entra à l'intérieur. Il portait son étole et dit : « Gloire à notre Dieu, maintenant et toujours et pour les siècles des siècles ».

Alors commencèrent les vêpres.

Àintervalle régulier un moine entrait dans l'église très lentement, comme s'il n'était qu'une ombre, et s'installait sur une stalle. Là il se tenait debout, immobile, balançant seulement la main de temps en temps pour faire le signe de croix.

Le père Ambroise, l'hagiorite, avec sa voix fluette et fin connaisseur du chant grâce aux livres anciens, psalmodiait sans remuer ni la tête ni la main. Il chantait immobile, comme une colonne de l'église, parce que c'est comme ça qu'on fait au mont Athos. À sa gauche le père Joseph répondait. On entendait à peine sa voix.

Dès que le pope eu dit le dernier vœu, les moines descendirent de leurs stalles, firent le signe de croix et sortirent un à un de l'église.

Le père Joseph était le dernier et recommença à saluer les icônes dans l'ordre, tremblant sur ses jambes. Après les avoir longuement embrassées, il sortit de son pas lent en murmurant les psaumes entre ses lèvres.

De l'église il traversa le jardin, trouva sa chèvre blanche attachée à la clôture et lui donna de l'herbe fraîche à manger. Ensuite il alla s'enfermer dans sa loge.

73

Le soir, après le repas, les portes du monastère furent fermées avec de lourdes barres de fer. Mais de nouveau la cloche sonna.

— Ça ce sont d'autres vêpres, dit M. Stéphane aux enfants. Ce sont les complies.

— Nous n'avons pas ça dans nos églises à nous, dit Phanis.

— En ville ça ne se pratique pas, dit l'abbé ; mais dans les monastères les choses sont réglées autrement. Nous les moines, nous avons un métier : la prière.

De nouveau les moines entrèrent dans l'église, tous, jusqu'au père Joseph.

Sur sa stalle, un moine lisait des psaumes, longuement…

L'église était toute sombre. Il n'y avait pas de lumière à l'intérieur à part un cierge seul, celui que tenait le moine pour voir le livre.

Pendant qu'il lisait les enfants voyaient son visage, éclairé par le cierge d'une lumière rouge et vive, comme s'il brûlait.

74

Le lendemain, c'était dimanche. Ils se réveillèrent et allèrent à la messe alors qu'il faisait encore nuit. Ils écoutèrent les matines. Une lumière bleue apparut à l'aube par les fenêtres et chassa l'obscurité de l'église.

Ensuite quand le soleil entra, la messe devint plus belle. Le père Gabriel disait la messe lentement, à mi-voix et avec méthode. Le père Séraphin, le père Agapios et le père Daniel, sur leurs stalles, tenant leurs chapelets, disaient aussi de temps en temps une louange. Quand le père Ambroise psalmodia le chérubique, avec quelle douceur sa voix s'élevait ! Les moines et les enfants, s'inclinant, se mettaient à genou devant les saint qui paraissaient doucement.

Àcet instant on aurait dit que les images saintes, ravies, écoutaient la psalmodie. Il semblait à Phanis que son âme planait avec les volutes légères qui s'échappaient de l'encensoir…

Aussitôt après avoir pris l'Ostie, M. Stéphane et les enfants ont embrassé les icônes, serré la main des pères et se sont mis en route.

Ils avaient du chemin avant d'arriver aux cabanes. Tous sont repartis ravis, et en route ils se souvenaient encore de la voix légère du père Ambroise.

Plus loin ils se tournèrent pour voir une dernière fois le monastère. Il était comme une petite maison au milieu des arbres tranquilles, loin du monde.

75

La belle-famille arrive. Elle vient sur des chevaux habillés de rouge et de vert…

Devant il y a le pope avec sa barbe blanche. Il y a aussi la bannière ornée une pomme rouge à la pointe.

Suivent le parrain, le mari et les parents ; les hommes en fustanelle toute blanche, les femmes avec les colliers de pièces d'or sur la poitrine.

Tous les enfants sont invités au mariage. Ils sont en route avec M. Stéphane et vont aux cabanes des Valaques.

Dans une cabane, les femmes et les filles ont préparé la mariée. Tout le temps de la préparation, les violons ont joué un air triste.

Dès qu'elle fût prête, elles ont demandé à un enfant d'apporter les souliers blancs de mariée que son époux a amenés. L'enfant choisi pour ça doit encore avoir son père et sa mère.

Elles ont choisi Foudoulis. Lui, il a sa mère et son père, et sa mamie, et son papy ; et ils ont tous de bonnes dents. Il s'est penché pour chausser la mariée et elle l'a embrassé sur ses joues roses.

Le soir eurent lieu les épousailles. Le pope a récité beaucoup de vœux tirés d'un livre couvert de cire. Le pope chantait avec le chantre, et le vieil Athanase aidait aussi un peu.

Il a entendu ça de nombreuses fois le vieil Athanase. Il a marié tant de filles et de fils qu'il sait tout ça presque par cœur.

Après le couronnement, le parrain a jeté un tissu de soie rose sur les épaules de la mariée et de l'époux.

Le soir la table fût dressée devant les cabanes. La mariée s'est assise d'un côté avec les belles-mères, et de l'autre côté les hommes. Les premiers cousins de la mariée, Lambros avec eux, ont apporté les plats et offert le vin.

Quand le pope a levé la main pour ajuster son chapeau, tout le monde s'est tu, car on a compris qu'il allait dire le tropaire. Alors, le vieux pope de Colombe avec sa barbe blanche a chanté de sa voix forte et belle l'hymne à la Vierge.

Ensuite vint le tour du vieil Athanase de chanter.

Aux mariages de sa maison il chante toujours la première chanson après l'éloge.

L'éleveur, tenant immobile sa tête toute blanche, a dit cette chanson, doucement et sûrement :

Le pope, entendant que le vieil Athanase voulait rajeunir, le regarda en souriant.

Ensuite les beaux-parents de la mariée chantèrent cette chanson :

Et les beaux-parents du marié de nouveau ont chanté :

Sors, dame et belle-mère
pour recevoir la perdrix
pour recevoir la perdrix
qui marche gaillarde
Regardez-la, regardez-la
soleil et lune appelez-la
regardez-la, comme elle marche
comme un ange avec l'épée
Là où tu t'es approchée pour entrer
tu vas paraître soleil et lune
Sors, dame et belle-mère
pour la mettre dans une cage
qu'elle gazouille comme un oiseau.

Le lendemain matin ils chargèrent la dot.

La mariée s'avança pour monter sur son cheval paré. Comme les cimes, ses joues étaient rouges du le soleil qui se levait à cet instant.

Alors qu'elle disait au-revoir, sa mère, son frère, sa famille, toute la descendance du vieil Athanase pleuraient. Les larmes coulaient abondamment. Voilà les deux rivières qu'Aphrodo a vues dans son rêve !

Aphrodo embrassa longuement Lambros. Ensuite elle embrassa les enfants autant que Lambros ; elle embrassa Phanis et Dimos sur les deux joues, elle embrassa Andréas, Foudoulis et Costakis.

Foudoulis versa une larme. Phanis versa une larme. Les violons jouèrent pour le départ, les filles chantèrent :

Va notre mariée
notre fille…
Elle est partie au jardin,
aux rosiers…

Le frère du marié tira la bride du cheval de la mariée ; par respect pour elle, il va faire tout le chemin à pied.

La belle famille s'est mise en route, est montée sur la colline, elle part pour Colombe. Maintenant ils semblent très loin.

Peu après ils ont disparu derrière la montagne.

Aphrodo, notre bonne Aphrodo !

76

Gkéka s'attendait à ce que le mariage d'Aphrodo ait encore lieu le jour suivant. Il avait rongé tant d'os le dimanche !

Il se rendit aux cabanes Valaques le lundi, et le mardi et le mercredi. Il a pu constater qu'on ne faisait pas la noce tous les jours.

Comme il rentra, à la nuit tombée, aux cabanes des enfants, la lune ronde brillait dans le ciel.

Gkéka n'aboya pas après la lune comme à son habitude, parce que ce soir-là il avait le cœur gros. Il était installé à l'extérieur des cabanes, la tête près de sa queue, et réfléchissait.

« L'autre jour mon tonton Mourgos et mon autre tonton Pistos et mon papy Kitsos ont chassé un loup… Et moi qu'est-ce que

je fais ici ? Je ne fais que jouer avec les enfants. Et de temps en temps j'aboie.

« Mais maintenant je suis un grand chien. Et un chien qui a grandi ne doit pas manger le pain et les os sans les mériter, comme je le fais.

« Les enfants n'ont pas de troupeau à me faire garder, et ils ne me donnent pas d'autre travail à faire. Je n'ai encore jamais rien fait ! »

Le pauvre Gkéka était très contrarié.

« Il faudrait que je leur dise, réfléchissait-il… Demain je remuerai la queue plusieurs fois devant Andréas, Phanis et Dimitrakis. Certainement qu'ils vont me comprendre ».

Àce moment-là il a entendu quelque chose près des premières cabanes. Il a levé la tête et a vu une ombre pressée qui fuyait.

Gkéka a fait trois bonds. De sa vie il n'avait jamais bondi si loin. Un « krak ! » s'est fait entendre avec un cri de poule étouffé.

C'était le renard ! Il avait attrapé une poule dans sa gueule et il courrait.

Quand le renard a entendu du bruit, il a suspecté la présence d'un chien. Alors il a lâché la poule pour courrir plus vite.

Il fallait un chien bon à la course et qui donne toutes ses forces pour arriver à rattraper un renard, tellement il court vite.

Mais quand le renard a eu fait quelques bonds, il a eu un remord et il est retourné subitement en arrière pour reprendre la poule, parce qu'il la trouvait très grosse.

C’est comme ça que c’est arrivé.

Gkéka l’a rattrapé et l’a saisi par le cou. Il ne le lâchera pas ! Le renard crie, se débat, essaie de mordre.

Gkéka serre les dents sur lui et grogne. Les poules crient dans le poulailler, M. Stéphane accourt avec le fusil. Andréas, Dimos et Costakis se réveillent. Tout le monde se réveille.

« La corde ! Une corde, vite ! » crie M. Stéphane, en voyant à la lumière de la lune qu’il y a un renard ! Il voulait le lier et tenait son fusil prêt, au cas où le renard s’échapperait.

La plupart des enfants demandent sans s’approcher : « Ça mord ? ». C’est la première fois qu’ils voient un animal sauvage vivant.

M. Stéphane a passé la corde autour des pattes arrière du renard, et pendant que le chien le serrait au cou, il a essayé de l’attacher fermement.

Mais Gkéka avait fini le travail. Il avait tellement serré le larynx du renard et il avait tellement enfoncé ses dents profondément qu’il l’avait étouffé.

Le renard ne pouvait pas survivre dans la gueule d’un tel ennemi.

Ainsi, après avoir lutté en vain, il restait allongé, inerte. Les enfants se sont rassemblés autour et l’ont regardé attentivement à la lumière de la lune.

Ils ont observé ses oreilles pointues, son museau pointu, sa grande queue longue comme la moitié de son corps.

C’est donc ça la bête qui mange les lapins, qui

mange les oiseaux dans les nids et les poules dans le poulailler ? Pour lui c’est fini !

— Le malheureux, dit Dimos. S’il avait su qu’il ne retournerait pas dans son terrier.

— Qui lui a dit de nous manger toutes ces belles poules ? dit Costakis.

Gkéka ne s’est pas calmé un seul instant. Il soufflait beaucoup, se penchait pour le sentir, comme s’il ne croyait pas qu’il était crevé.

Il a entendu les vieux chiens dire que le renard fait parfois le mort et ensuite se lève et disparaît.

Si celui-ci en a l’envie, qu’il se lève ! Mais non, ça n’arrivera pas. Gkéka a bien fait le boulot.

« Bravo, bravo Gkéka ! Lui ont-ils tous crié en le caressant.

Il saute devant eux, les regarde dans les yeux et il est plus fier que n’importe quel autre chien.

77

Le vieil Athanase sort de sa cabane en discutant avec Andréas, Phanis et Dimos. Il semble qu’ils ont une conversation sérieuse.

Le vieil Athanase a froncé ses épais sourcils tout blancs. Son regard bleu semble fâché.

— Qu'est-ce que vous dites, mes enfants ? Crie-t-il. C'est quoi, que vous dites ?

— Mais il est fait pour les lettres, Tonton Athanase, laisse-le.

— Qu'il prenne ses affaires, donc, et qu'il parte d'ici ?

— Oui, qu'il fasse toutes les classes.

— Toutes les classes ? Mais quoi ? Que j'en fasse un savant ?

Ils parlaient bien-sûr de Lambros. Les enfants veulent le prendre avec eux à l'école, qu'il y passe plusieurs années et qu'il apprenne bien les lettres. Pourquoi en faire un berger ?

Ils sont venus prier son papy de le laisser. Mais le papy s'est renfrogné. Alors Dimitrakis a ouvert le cahier de Lambros.

— Regarde papy, dit-il, comme il a appris à écrire. Ça ne fait que vingt-cinq jours qu'il a commencé l'alphabet. Et pourtant voilà où il en est !

— Qu'est-ce que c'est ça ? dit le papy, des lettres ?

— Oui, c'est l'écriture de Lambros ; il a écrit tout ça dernièrement, tout seul, de sa main et selon ses pensées.

Le vieil Athanase a levé la tête, arrangé ses sourcils blancs et pris le cahier dans les mains. Il le regardait à l'envers, mais par respect les enfants faisaient mine de ne pas l'avoir remarqué.

Il l'a regardé longtemps. Et au fond de lui-même, il était émerveillé d'avoir un petit-fils qui avait réussi à aligner toutes ces lettres.

— Qu'est-ce qu'il dit ici ? demanda-t-il.

Dimitrakis a pris le cahier et lui a lu les paroles que Lambros avait écrites tout seul avec des lettres grandes comme des haricots.

« Dimanche nous avons marié notre Aphrodo avec des chants et des violons ; et nous l'avons donnée à Yannis de Colombe ; Et elle nous a embrassés et elle est partie. »

Le vieil Athanase ne voulait pas en parler davantage.

— Maintenant vous pouvez y aller les enfants, dit-il, je vais en discuter avec M. Stéphane. Le voilà qui arrive.

Les trois enfants s'en allèrent. M. Stéphane qui arrivait avait lui aussi la même idée.

— Étant donné que ton petit fils apprend les lettres comme ça, dit-il, et qu'il a de l'appétit pour ça, il faut que tu prennes ta décision. En bas, on va tous en prendre soin de Lambros. Envoie-le à l'école, cinq, dix années, pour qu'il apprenne à écrire, à compter, à lire les livres. Qu'est-ce que tu y gagneras avec un berger de plus ?

— Ce qui est juste est juste, dit le vieil Athanase. Ici en haut il va rester Valaque comme nous. C'est bien que ma descendance ait donné aussi un littéraire… Tu trouves ça juste, M. Stéphane, que deux de mes petits-enfants me quittent la même semaine ?

Et son regard bleu sembla se troubler.

Le vieil Athanase a l'habitude de dire qu'un homme doit tenir sa peine comme un cheval furieux : par la bride. Alors là, justement, il a tressailli un peu de peur d'avoir honte de pleurer.

78

L'heure du retour est venue.

Des nuages ronds se tiennent au-dessus des montagnes. Un parfum d'automne monte de la terre. Dans peu de temps viendront les pluies.

Depuis hier ils se préparent. Ils font des paquets, ils cousent à l'aide de carrelets les affaires dans des grands sacs, ils s'organisent. Les muletiers avec leurs mules sont arrivés hier soir et attendent.

Ce matin les enfants ont tout chargé. Quand ils ont vu les cabanes vides, ils ont ressenti une sorte de tristesse. Ils avançaient à la porte, regardaient et se disaient qu'ils ont vécu pas mal de temps là-dedans.

L'heure est venue de se séparer de leurs humbles demeures. On aurait dit qu'elles les regardaient elles aussi, comme des amies.

Maintenant les voilà avec leurs bâtons, avec leurs gourdes, avec leurs sacoches, comme ils étaient venus.

— Prêts, les enfants ? crie M. Stéphane.

— Prêts !

— Encore une fois, portez-vous bien, Tonton Athanase !

Le vieil Athanase lève la main, fait trois grandes croix et dit :

— Portez-vous bien, allez dans la paix de Dieu et des saints Apôtres. Ensuite il se penche vers Lambros :

— Mon Lambros, tu as ma bénédiction et écoute ce que je vais te dire : Il faut que tu deviennes un homme bon. Sois valeureux et tiens ta parole.

Lambros a embrassé la main du papy et s'est mis en route avec les autres enfants, pressé pour ne pas prendre du retard. Le papy s'est retourné et a regardé ailleurs. À cet instant on ne sait pas si ses yeux sont restés secs.

Les jeunes voyageurs qui descendent du Verdoyant ne sont plus les mêmes qui sont montés ici il y a un mois et demi.

Ceux-ci ont pris une belle couleur au visage et sont beaucoup plus forts que ceux-là.

Ils ont vu la grande Nature, que ceux-là ne connaissaient pas, et dans celle-ci ils ont vécu tous seuls des jours et des nuits.

Ils ont vu la montagne, ils se sont baignés dans les rivières qui bruissent, ils ont marché sur les rochers hantés et ils ont appris à prendre des risques l'un pour l'autre.

Le Phanis qui était venu alors était triste et irréfléchi. Le Phanis qui retourne maintenant a un esprit solide et intrépide.

Andréas était un enfant à l'école. À la montagne il a vaincu les difficultés et a dirigé le groupe.

79

Les jeunes voyageurs qui descendent du Verdoyant ne sont plus les mêmes qui sont montés ici il y a un mois et demi.

Ceux-ci ont pris une belle couleur au visage et sont beaucoup plus forts que ceux-là.

Ils ont vu la grande Nature, que ceux-là ne connaissaient pas, et dans celle-ci ils ont vécu tous seuls des jours et des nuits.

Ils ont vu la montagne, ils se sont baignés dans les rivières qui bruissent, ils ont marché sur les rochers hantés et ils ont appris à prendre des risques l'un pour l'autre.

Le Phanis qui était venu alors était triste et irréfléchi. Le Phanis qui retourne maintenant a un esprit solide et intrépide.

Andréas était un enfant à l'école. À la montagne il a vaincu les difficultés et a dirigé le groupe.

Tous les anciens se souviennent de cette histoire. Ils nous ont dit que des années après, un instituteur est arrivé au village et qu'il a marqué les esprits.

Il emmenait les enfants et leur faisait l'école sous les arbres.

Quand ce n'était pas l'hiver rigoureux, ils avaient pour salle de classe tantôt un pin, tantôt un platane.

Ils prenaient leurs livres et lisaient ensemble sur les collines, au soleil et en plein air.

De là il leur montrait les lieux aux alentours, la terre, le ciel, et toutes les créatures. Il les emmenait près des vaches, des moutons, des chèvres, des poules, pour leur apprendre comment ils vivent.

Il leur apprenait la vie des arbres, des oiseaux et des insectes. Les belles nuits étoilées, il leur montrait les étoiles depuis un pro-

montoire, en les nommant.

Il leur apprenait à écrire tout ce qu'ils voyaient dans le monde et tout ce qu'ils avaient en tête et dans leurs pensées.

Cet instituteur s'appelait Lambros.

Par contre, nul ne sait ce qu'est devenu Gkéka. Les humains s'intéressent peu à l'histoire des chiens.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Hautes_Montagnes. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.